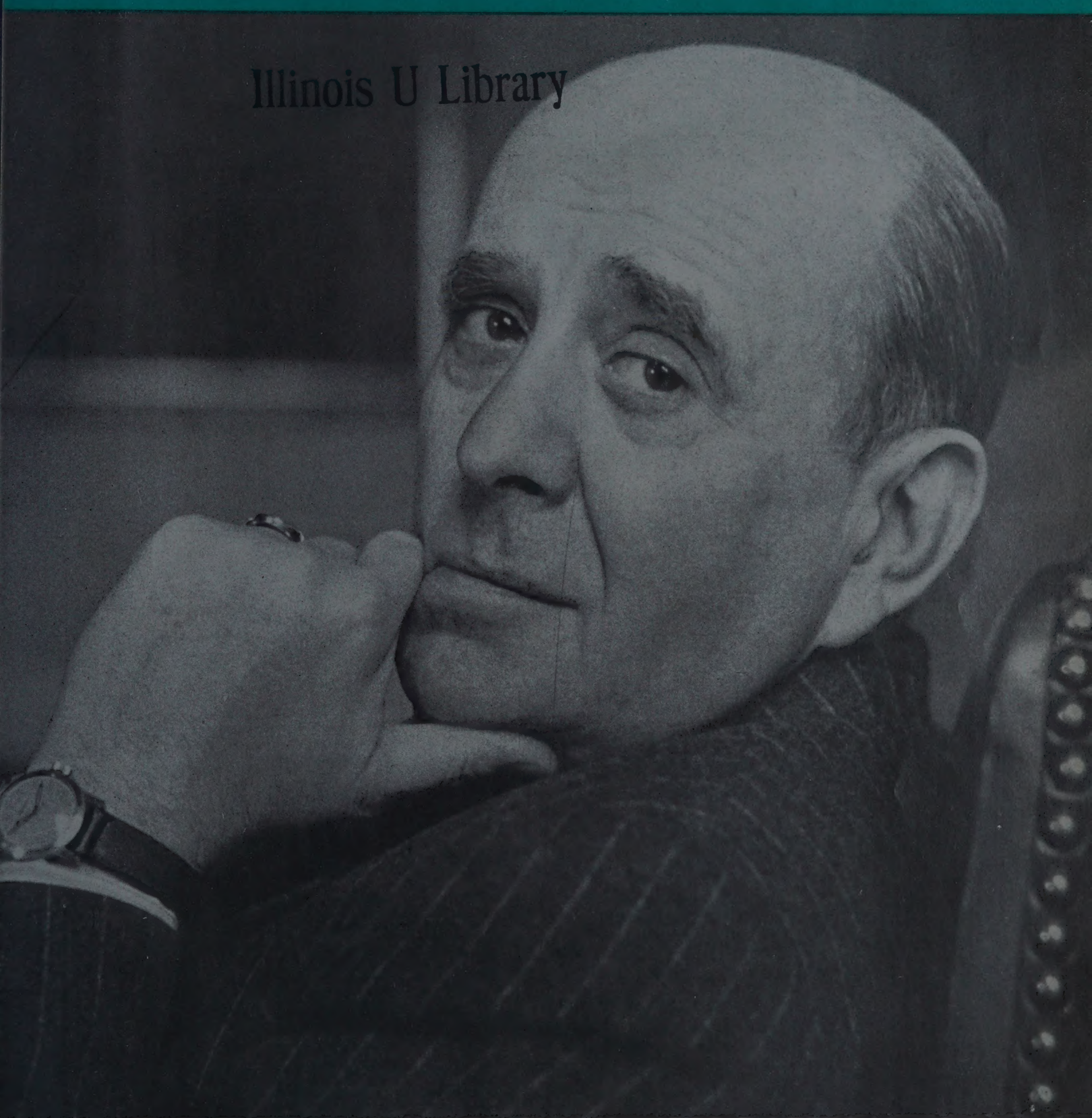
France ILLUSTRATION

N° 129 — 20 MARS 1948 — 50 FRANCS

Illinois U Library



Phot. Raph

« JAN MASARYK EST MORT AVEC LA LIBERTÉ »

... a déclaré M. Georges Bidault au cours du débat de politique étrangère qui s'est ouvert à l'Assemblée nationale le 11 mars. (Voir page 276.)

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.250	2.650	2.750	3.150
6 mois . . .	1.125	1.325	1.375	1.575

ÉTRANGER :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.800	3.300	3.450	3.950
6 mois . . .	1.400	1.650	1.725	1.975

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois

France et Colonies . . . Un an **400 fr.**
Étranger . . . . . Un an **500 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

La TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

QUATRIÈME ANNÉE • NUMÉRO 129 • 20 MARS 1948

LE DODÉCANÈSE EST RATTACHÉ A LA GRÈCE

Le roi Georges et la famille royale ont assisté à Rhodes, le 7 mars, aux cérémonies qui ont marqué le rattachement des îles du Dodécanèse à la Grèce, en application du traité de paix avec l'Italie, signé à Paris le 10 février 1947.

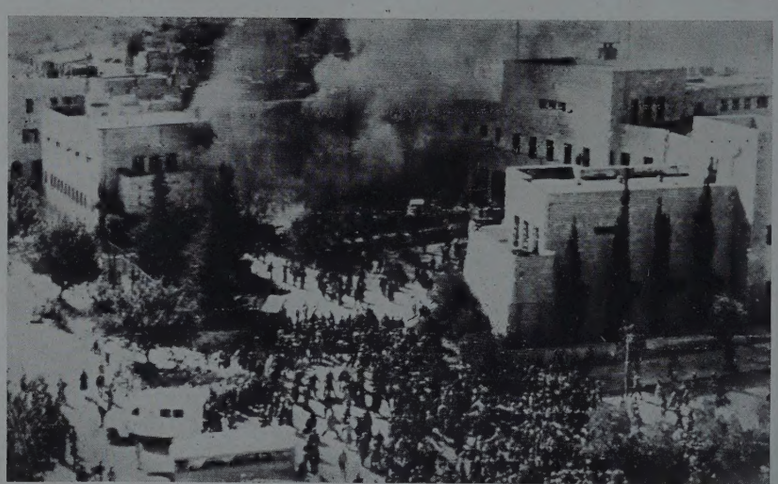
Phot. I. N. P.

Tandis que se poursuivent des conversations entre les Etats de l'Europe occidentale, le général Duval, commandant en chef en Tunisie, a conféré a Malte avec le major général Revell-Smith, commandant cette base.

Après les incidents sanglants qui se sont produits récemment dans la colonie britannique de la Côte de l'Or, Trafalgar Square a été le théâtre d'une manifestation au cours de laquelle on a réclamé le rappel du gouverneur.

LA SEMAINE POLITIQUE

Un nouvel attentat contre les organisations sionistes a eu lieu a Jérusalem. Le quartier général de l'Agence Juive a été a moitié détruit par une explosion. Cet attentat aurait fait une dizaine de morts et une centaine de blessés.



M. Léon Jouhaux, en compagnie de Mme Jouhaux, a participé, a Londres, a la conférence internationale des syndicats libres, au cours de laquelle fut étudié le rôle possible de divers syndicats dans l'application du plan Marshall.

Après l'annonce de la création d'une République populaire de la Corée du Nord, toujours occupée par les troupes soviétiques, les réfugiés coréens résidant au Japon ont organisé une manifestation de protestation dans les rues de Tokio.

POURQUOI HITLER PERDIT LA GUERRE

par le contre-amiral PIERRE BARJOT

Au moment où, chez nous, les questions de fusion des états-majors sont à l'ordre du jour, il n'est pas inutile de rappeler l'expérience de la dernière guerre. D'une part, les Alliés réalisèrent un commandement combiné harmonieux terre-mer-air, où les trois armées furent placées sur le plan de l'égalité, ce qui facilita leur victoire ; d'autre part, l'Axe imposa un système de commandement unique où la marine et l'air furent plus ou moins subordonnés à l'armée de terre. Comment ce système fonctionna-t-il ?... Les archives du gouvernement hitlérien, qui furent saisies à Tambach, en Allemagne, apportent sur ce sujet des révélations intéressantes. Elles ont été publiées en Angleterre sous le nom de « Fuehrer Conference on Naval Affairs ». On peut en conclure que Hitler a perdu la guerre pour avoir subordonné la marine à l'armée de terre sous l'apparence du commandement unique de l'O. K. W., où prédominait la mentalité « continentale ».

C'EST par une décision de Hitler, en date du 13 juin 1938, que fut créé le commandement unique et suprême des Forces armées du Reich : l'*Ober Kommando der Wehrmacht* (*O. K. W.*). Le document s'exprimait ainsi :

« L'O. K. W. est responsable de la préparation de la Défense nationale sur tous les théâtres, selon les directives du Führer. »

Le chef de l'O. K. W. fut le général Keitel, pendu depuis à Nuremberg, et le chef des opérations, le général Jodl.

Le chef d'E.-M. G. de l'armée était le général von Brauchitsch, le chef d'E.-M. G. de la marine, l'amiral Raeder et celui de la Luftwaffe, le reichsmarschall Gœring, celui-ci jouissant de prérogatives spéciales en qualité d'adjoint au Führer pour le plan de quatre ans.

GRANDS PROJETS POUR LA KRIEGSMARINE

Dans l'O. K. W., la situation de l'armée de terre était prédominante. D'abord par le nombre et par ses traditions prussiennes, ensuite parce que Hitler, dans ses prévisions stratégiques antérieures au 3 septembre 1939, ne pensait pas avoir à se battre sur mer avant 1944-1945.

Si l'on en croit les archives allemandes, Hitler dit, en 1938, à l'amiral Raeder qu'il n'envisageait pas de guerre avec la Grande-Bretagne avant 1944. Il le confirma au cours d'un Conseil supérieur des chefs militaires tenu le 23 août 1939, à Obersalzberg.

D'après l'O. K. W., une action contre l'Angleterre ne devait avoir lieu que lorsque le programme naval, élaboré en février 1939 et dénommé plan « Z », aurait été achevé. Ce plan prévoyait la construction avant 1947 de 6 cuirassés, 4 porte-avions, 8 croiseurs lourds, 17 croiseurs légers, 221 sous-marins en plus de la flotte en service ou en achèvement, qui comptait 7 cuirassés, 8 croiseurs et 46 sous-marins. L'ensemble devait donner en 1948 une flotte imposante, totalisant 13 cuirassés, 4 porte-avions, 33 croiseurs et 267 sous-marins.

Le 22 août 1939, à Obersalzberg, Hitler fit part à ses chefs militaires de son intention d'attaquer la Pologne en se basant sur l'hypothèse que l'Angleterre n'interviendrait pas.

Raeder fit des réserves et, lorsque, le 3 septembre, l'Angleterre se lança dans la guerre, l'amiral Dœnitz rédigea un rapport pessimiste, réclamant une flotte de 300 sous-marins océaniques au lieu des 26 U-Boote capables d'opérer dans l'Atlantique dont il disposait : il demandait l'adoption d'un programme de construction de 675 sous-marins entre 1940 et 1946. L'amiral Raeder l'appuya en réclamant, en outre, l'accélération du plan « Z ». Ajoutons qu'en septembre 1939 les deux croiseurs de bataille *Scharnhorst* et *Gneisenau* n'étaient pas encore prêts pour le service.

On voit que l'Allemagne entra dans les hostilités, en 1939, insuffisamment préparée à la guerre sur mer.

Néanmoins, l'amiral Raeder, de sa propre initiative, entreprit l'étude d'un plan d'invasion de la Norvège pour s'en servir comme bases navales contre l'Angleterre. Il en fit part à l'O. K. W. le 12 décembre 1939. Auparavant, il avait entrepris l'étude — dans le seul cadre de la marine — d'un débarquement en Angleterre dès le 25 novembre 1939. Il ne reçut aucune directive ni aucun encouragement pour ce dernier projet, jusqu'au moment où, le 2 juillet 1940, après la défaite de la France, l'O. K. W. se décida brusquement pour ce projet, dénommé opération *Seeloewe* (Lion de Mer).

Raeder n'envisageait le débarquement en Manche qu'après une strangulation prolongée de la Grande-Bretagne par une guerre sous-marine intense et des attaques aériennes massives sur les ports et sur les convois.

L'O. K. W. voulut commencer par mettre à terre trente-cinq à quarante divisions, sans se rendre compte du nombre de navires nécessaires pour un pareil transport ni du nombre de navires tout aussi nécessaires pour en assurer la « maintenance ». On passa outre les objections de Raeder, et le plan *Seeloewe* décida du débarquement de la XVI[e] armée allemande entre Folkestone et Beachy Head et de la IX[e] armée allemande entre Brigthon et Portsmouth.

Bien que le plan *Seeloewe* négligeât les questions de marée, les décisions en furent arrêtées le 27 août 1940, le déclenchement, prévu pour le 20 septembre. La décision finale du choix du jour « J » devait être prise par Hitler entre le 10 et le 14 septembre. Ce jour-là, 14 septembre,

Voici, photographiés dans la baignoire d'un sous-marin, le grand amiral Raeder (au milieu) et l'amiral Dœnitz (à droite), qui furent placés à la tête de la Kriegsmarine pendant la dernière guerre, le premier, de 1939 à 1943, le second, de 1943 jusqu'à la capitulation.

le Führer réunit ses commandants en chef pour leur dire son hésitation. Le lendemain, 15 septembre, la Luftwaffe perdit 185 avions et, le 17 septembre, se rendant compte que Gœring n'avait pu acquérir la maîtrise de l'air, Hitler ajournait l'opération. Le contre-ordre définitif renonçant à *Seeloewe* ne fut donné que le 12 octobre 1940.

Voyant l'opération *Seeloewe* ajournée, l'amiral Raeder suggéra, le 26 septembre 1940, d'utiliser les forces de débarquement ainsi rendues disponibles pour s'assurer de Gibraltar et des îles Canaries, de manière à prévenir un futur débarquement allié possible en Afrique du Nord et d'obturer la Méditerranée. Hitler donna un accord de principe à cette opération, qui fut dénommée « Félix ». Raeder recommanda aussi de s'installer au Maroc et à Dakar, en faisant pression sur le gouvernement de Vichy, et même aux îles du Cap Vert. L'occupation de la zone Sud française fut envisagée (opération « Attila »). Dans une conférence de l'O. K. W., Hitler suggéra de se saisir des Açores ou de l'Islande (opération « Ikarus »), ou de l'Irlande. Raeder émit un avis défavorable sur ces projets, du fait de la proximité des bases de la Home Fleet. Il insista pour l'obturation de Gibraltar, qui pourrait être suivie par une intervention en Méditerranée, en soutien de la flotte italienne. L'O. K. W. demeura incompréhensif. En novembre 1940, à la suite de l' « inopportune » intervention de Mussolini en Grèce, l'attention de Hitler se porta sur les Balkans et la Grèce.

Au début de décembre 1940, trois projets étaient à l'étude : l'opération « Marita » (Grèce), l'opération « Félix » (Gibraltar) et l'opération « Attila » (sud de la France). Brusquement, le 18 décembre 1940, Hitler signa sous le timbre de l'O. K. W. une directive préconisant une campagne contre la Russie (opération « Barbarossa »).

PRÉFÉRENCE ACCORDÉE A LA LUFTWAFFE

Cette campagne contre la Russie, déclenchée le 22 juin 1941, amena le retrait des éléments de la Luftwaffe de Méditerranée, qui y avaient été détachés depuis janvier 1941. Aussi, pendant l'été 1941, les convois destinés à Rommel furent-ils interceptés par l'aviation et par les forces navales britanniques de Malte. La situation des convois de Libye, qui subirent jusqu'à 63 % de pertes en octobre 1941 et 77 % en novembre, devint si grave qu'en décembre 1941 l'O. K. W. dut prélever des forces aériennes en Russie pour les baser en Italie et reconquérir au moins la maîtrise de la Méditerranée centrale.

Malgré les propositions de l'amiral Weichold, délégué de la marine allemande en Italie, aucune opération ne fut prévue en Méditerranée en 1942. La période qui s'écoula de l'été 1941 à l'été 1942 fut donc pratiquement inexploitée.

En novembre 1942, ce fut le débarquement américain en Afrique du Nord — véritable coup de foudre qui surprit l'O. K. W., ainsi qu'en a témoigné le général Jodl lors de son interrogatoire, à Flensburg : « Le débarquement en Algérie nous a complètement pris de court. »

Non seulement l'armée de terre, par ses généraux et ses colonels, domina l'O. K. W., mais elle subordonna l'aviation navale à la Luftwaffe selon les prétentions de Gœring, partisan fanatique de l' « air intégral », cette vieille doctrine d'avant 1939 que l'on voit ressortir aujourd'hui comme une panoplie périmée.

La Kriegsmarine s'était résignée à un compromis, et, le 3 février 1939, un accord était intervenu entre Gœring et Raeder sur le statut de l'aviation navale. Le compromis était le suivant :

1° Géographiquement, la Luftwaffe se chargera des îles et des eaux britanniques (en cas de conflit avec la Grande-Bretagne) ;

2° Le rôle de l'aviation navale sera limité à la reconnaissance en mer *en dehors* du périmètre des îles Britanniques ;

3° L'intervention de la Luftwaffe en pleine mer se fera seulement sur demande de la marine et avec des unités spécialement entraînées, dites de coopération navale, et placées, dans cette hypothèse, aux ordres du commandement maritime ;

4° La Luftwaffe s'engage à cet effet à mettre sur pied pour l'année 1941 une aviation navale et de coopération navale de quarante et une escadrilles.

Raeder crut être tranquille... mais il fut dupe.

En 1941, aucune des quarante et une escadrilles promises n'était prête ; bien mieux, Hitler retira l'aviation navale au commandement maritime et la plaça sous les ordres directs du commandement de l'armée de l'air.

En novembre 1941, la dernière escadrille aéronavale fut retirée à l'amiral Raeder et passée à Gœring. Quant aux deux porte-avions en construction depuis 1937, leurs travaux avaient été arrêtés par une décision de Hitler du 29 avril 1940, et ils ne prirent jamais la mer. S'ils avaient été prêts au printemps 1941, l'affaire du *Bismarck* changeait du tout au tout.

Les opérations en Russie accentuèrent la mentalité « continentale » de Hitler. En décembre 1941, il congédiait von Brauchitsch, chef d'E.-M. G. de l'armée, et prenait lui-même le commandement sur terre (19 décembre 1941), y compris les opérations sur le front russe.

Cette décision, motivée par les premiers échecs devant Moscou, aboutissait en fait à donner à l'O. K. W., organisme de défense nationale, le commandement direct de l'armée de terre — solution qui rappelle celle de Daladier-Gamelin en 1939.

En résumé, au début de 1942, la situation du commandement des forces armées allemandes est la suivante :

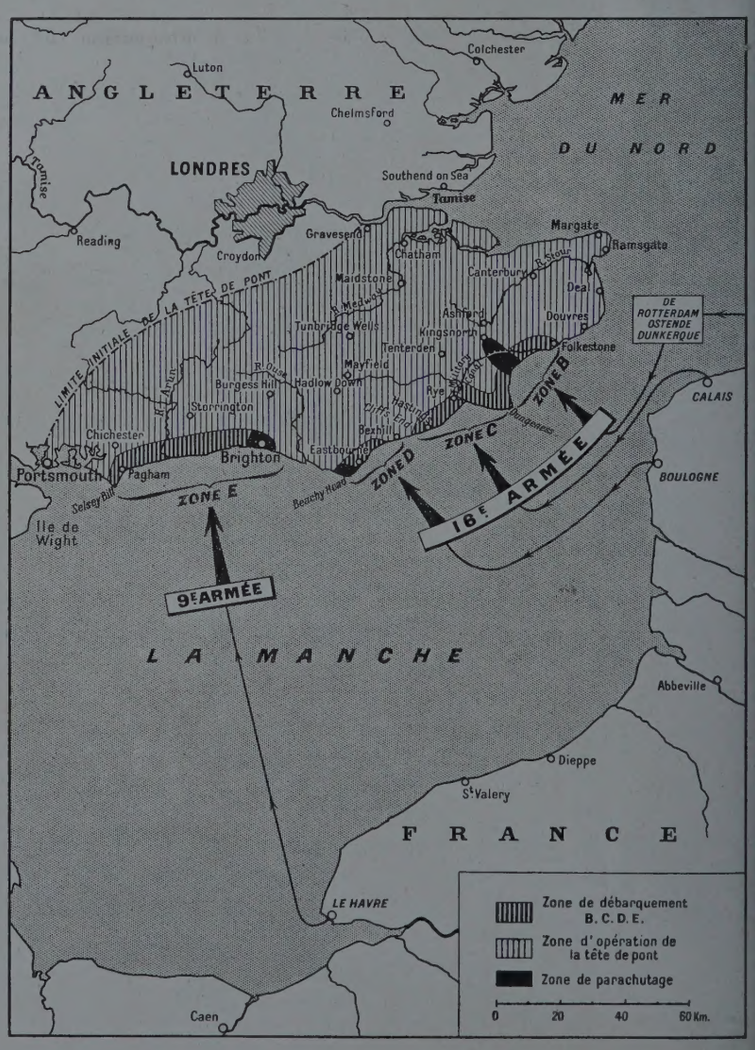
— l'intégration (par suppression) de l'aviation navale dans la Luftwaffe (Gœring) ;
— le commandement de l'armée de terre cumulé par Hitler lui-même avec le commandement des trois armées (O. K. W.) ;
— la suprématie du commandement aérien en Méditerranée.

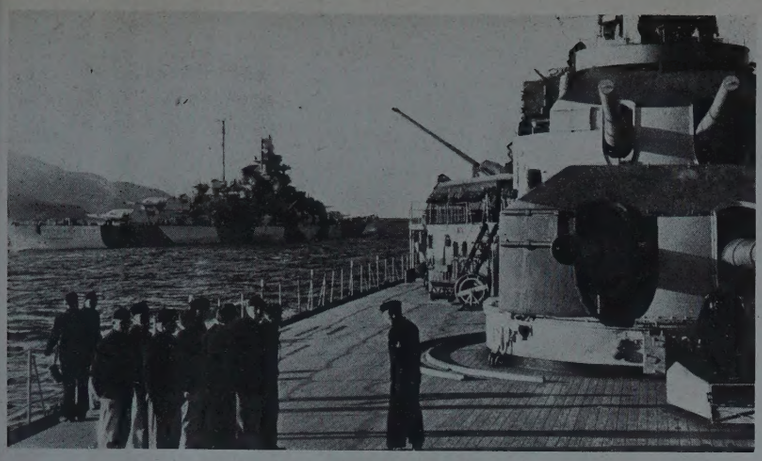
DISGRACE DE LA FLOTTE DE SURFACE

Dans le déséquilibre des forces armées du Reich, la Luftwaffe avait au moins Gœring pour la défendre, mais, pour la marine, Raeder, qui n'était pas un chef de parti nazi, n'avait pas de crédit suffisant. Le résultat fut que la marine fut sacrifiée en 1943.

L'éloignement de la marine des Conseils du gouvernement amena d'abord la perte de la Méditerranée en fin 1942. Après les pertes subies par les convois de Lybie en septembre, octobre et novembre 1941, le commandement du théâtre Méditerranée avait été confié par l'O. K. W. à un aviateur, le maréchal Kesselring. Le choix était excellent, mais la marine (amiral Weichold) se vit confinée à un rôle de transport de troupes et de matériel. Rôle de première importance, mais que l'O. K. W. n'apprécia pas à sa réelle valeur. Pour alimenter l'expédition de Libye, en effet, il fallait assurer en moyenne le transport de 150.000 tonnes par mois. Ni l'état-major italien ni l'état-major allemand n'accordèrent les moyens nécessaires à ce transport. Avec les pertes de septembre et octobre 1941, le tonnage prévu tomba à 37.000 tonnes en novembre 1941, dont 8.400 seulement arrivèrent à destination, les pertes subies ayant atteint 77 %. L'amiral Weichold obtint de Kesselring de remonter le tonnage de transport à 60.000 tonnes en janvier 1942, à 145.000 tonnes en avril et à 170.000 tonnes en mai 1942. Cet effort fut couronné de succès sur le front de Libye : l'offensive foudroyante de Rommel vers l'Egypte, déclenchée le 26 mai 1942. Mais, aussitôt, l'O. K. W. marchanda les moyens : refus de mazout pour la flotte italienne, retrait des forces aériennes de Méditerranée au profit du Caucase. Le résultat fut que Rommel, insuffisamment ravitaillé et sans soutien du côté de la mer, buta sur les défenses anglaises d'El-Alamein en juillet 1942. On voit à quel point le flux et le reflux en Libye ont suivi le débit des convois maritimes.

En février 1942, l'amiral Weichold proposa à Kesselring, qui le soutint, un plan tendant à occuper Malte, mais l'O. K. W. ne montra aucun empressement à ce projet, et l'affaire traîna. L'esprit « continental », selon l'expression de Weichold, dominait trop l'esprit « maritime ». Il en résulta des tergiversations entre Kesselring, qui voulait neutraliser Malte, et Rommel, qui voulait s'emparer de Suez. Ajoutons qu'en Italie, par un phénomène similaire, des objections furent soulevées par l'armée. Le 20 juin 1942, note Ciano dans son carnet, le général italien Carboni affirma que l'opération de Malte « va au-devant d'un terrible désastre, que les troupes italiennes ne réussiront jamais à débarquer et qu'elles sont vouées à l'anéantisse-





Le navire de ligne Bismarck *et le* Prinz Eugen *sur le point d'appareiller pour leur raid de mai 1941...*

... et la fin du Bismarck *le 27 mai 1941, alors que, endommagé par plusieurs torpilles d'avion, puis réduit à l'état d'épave par la grosse artillerie de la Home Fleet, il fut achevé par le* Devonshire.

ment ». Le plan contre Malte fut donc abandonné quelques jours après, par ordre de l'O. K. W. L'épilogue en fut le débarquement allié en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942, que ni Kesserling, ni Carboni, ni Rommel, ni l'O. K. W. ne surent prévoir.

Mais, une fois dans l'engrenage des erreurs, l'obstination est de règle. Le 24 décembre 1942, la marine allemande fut, par l'O. K. W., dépossédée des transports maritimes en Méditerranée. Ceux-ci furent confiés à un bureau (le B. V. M.) dirigé par un homme politique, le gauleiter Kaufmann, relevant directement de Kesselring, sans passer par l'amiral Weichold.

Le 31 décembre 1942, un fait d'importance secondaire vint pousser Hitler dans son incompréhension maritime. Une attaque du convoi anglais de Mourmansk, menée par les croiseurs lourds *Hipper* et *Lutzow*, échoua devant l'attitude agressive et déterminée de quelques destroyers anglais commandés par le capitaine de vaisseau Saint-Vincent Sherbrooke. L'événement se produisit alors que se tenait une conférence de l'O. K. W. en Prusse orientale, et Hitler exigea d'être renseigné sur-le-champ de cette opération. Le grand amiral Raeder n'assistait pas à cette conférence et son représentant, le vice-amiral Krancke, ne put fournir de détails en raison du silence radio imposé aux navires à la mer. Le Führer s'emporta. Le lendemain, 1er janvier 1943, il proclama l'inutilité des grands bâtiments et se mit à prendre en grippe la marine. Le soir, lorsque Krancke lui annonça la perte du contre-torpilleur *Friedrich Eckhold* et des avaries subies par le *Hipper*, il déclara vouloir désarmer la flotte de surface, inutile. Devant cet état d'esprit, Raeder dut démissionner, le 30 janvier 1943.

Une directive du Führer, en date du 25 janvier 1943, rendit exécutoire le désarmement de la flotte de surface allemande, qu'il signa le 13 février 1943 :

— désarmement immédiat du *Gneisenau* et du *Leipzig* (cuirassé et croiseur) ;
— en mars 1943, du *Hipper* et du *Koeln* (croiseurs) ;
— en avril-mai, du *Schleswig-Holstein* et du *Schlesien* (cuirassés anciens) ;
— en juin, du *Scharnhorst* (cuirassé) ;
— fin 1943, du *Tirpitz* (cuirassé).

Bien plus, sans attendre l'avis de l'amiral Dœnitz, successeur de Raeder, Hitler avait, aussitôt après le départ de ce dernier, le 2 février 1943, c'est-à-dire dix jours plus tôt, ordonné l'arrêt définitif de la construction des porte-avions *Zeppelin* et *Strasser*.

Ainsi, la flotte de surface allemande se trouva supprimée par Hitler lui-même dès le début de 1943, à la suite d'un engagement secondaire des destroyers anglais dans l'océan Arctique. La flotte allemande de Guillaume II avait fini par un sabordage à Scapa-Flow, en 1919, un an après que l'Allemagne eut été vaincue sur terre. Celle de Hitler finit par un désarmement prématuré *deux ans avant* la défaite de l'Allemagne sur terre. Trafalgar annonce toujours Waterloo.

Le grand amiral Raeder éliminé, l'emprise de l'O. K. W., c'est-à-dire de l'armée de terre, s'accentua sur la marine.

Le nouveau chef d'état-major général de la marine, l'amiral Dœnitz, farouche nazi, avait pourtant l'oreille de Hitler. Il tenta d'obtenir une coopération de la Luftwaffe au profit de ses sous-marins, alors au nombre de 300. Il en appela au Führer, dès février 1943, mais sans succès. D'ailleurs, il n'y avait plus ni forces de surface ni aviation navale.

Dans son interrogatoire de prisonnier de guerre, l'amiral Dœnitz se plaint amèrement du fait que l'aviation navale ait été incorporée dans la Luftwaffe. L'O. K. W. avait constitué la Luftwaffe pour des batailles à terre, et celle-ci ne put satisfaire aux demandes des U.-Boote. Quatre mois plus tard, la guerre sous-marine était jugulée par les porte-avions alliés et la bataille de l'Atlantique, perdue.

L'ARMÉE DE TERRE NE PUT EMPÊCHER LE DÉBARQUEMENT

L'O. K. W. fonctionna-t-il au moins correctement pour la conduite des opérations ? Là encore on relève une prédominance de l'armée de terre dans un état-major « mixte ».

La section « opérations » de l'O. K. W. était dénommée *Wehrmacht-Fuerungs-stab-operations* (W.F.St.Op.) et dirigée par le général Jodl, qui dépendait à ce sujet directement de Hitler. De 1940 à 1943, il y eut bien deux officiers de marine dans cette section « opérations » : l'amiral Krancke et l'amiral Assmann, mais ils n'étaient là que pour recevoir des ordres et non pour participer aux plans. Cette situation infériorisée s'aggrava après la démission du chef d'E.-M. G. de la marine, l'amiral Raeder. Quelques mois après, l'amiral Krancke recevait un commandement qui l'éloignait de l'O. K. W. Il devenait le subordonné du maréchal von Runstedt, commandant en chef à l' « Ouest ».

Face à l'Atlantique et à la menace d'invasion anglo-américaine, la Wehrmacht se trouva seule chargée de la défense des côtes, et la marine ne put jouer aucun rôle effectif. L'amiral Krancke s'en est plaint amèrement dans un mémoire en date du 10 août 1944, dans lequel il accuse sans ambages l'incompréhension maritime de l'armée allemande d'avoir facilité le débarquement allié de Normandie.

En conclusion, ni sur le plan du haut commandement ni dans la conception des opérations, l'Allemagne hitlérienne — Etat totalitaire et fort — ne fut capable de mettre sur pied un état-major des forces armées véritablement équilibré, où l'armée, la marine et l'air doivent être placés sur un plan d'égalité.

Dans cette organisation déséquilibrée, les amiraux n'eurent pas l'audience des Conseils gouvernementaux, tandis que les généraux y étaient tout-puissants. Une hiérarchie s'établit terre-air-mer, dont le résultat fut l'impréparation dans les décisions de 1940, la perte de la Méditerranée en 1942, la perte de la bataille de l'Atlantique en 1943, la sous-estimation des transports par mer, la disparition de l'aviation navale, le désarmement de la flotte de surface.

Finalement, ce fut l'invasion alliée par voie de mer de l'Europe (1944) qui abattit le Reich au moment même de l'apogée de la Wehrmacht (totalisant pourtant 370 divisions).

A partir de 1942, les forces de la marine de surface allemandes ne se manifestèrent qu'à l'occasion de raids très courts, soit contre les convois de Mourmansk, soit dans le golfe de Gasgogne, où, en décembre 1943, une brillante action de deux croiseurs britanniques entraîna la perte de trois contre-torpilleurs et torpilleurs allemands.

LE DRAME DES MASARYK

par LOUISE WEISS

OFFRANT son âme éprise de bonheur et sa fragile dépouille à la cause des droits humains, Jan Masaryk a clos la tragédie qui fut celle de sa famille non sans conférer à cette tragédie une suprême beauté.

Les événements de 1914, une première fois, crucifient la famille. M^me^ Masaryk, d'origine française, demeure à Prague, où son fils aîné, Hubert, meurt. Le professeur Masaryk est à Londres avec sa fille cadette Olga et mène, aidé par Benès et Stefanik, l'irrédentisme contre l'Autriche-Hongrie. Pendant des années, M^me^ Masaryk ne reçoit point de nouvelles de son mari ni de sa fille. Mais sa fille aînée, Alice, est enfermée, par représailles contre l'action de Thomas, et Jan est obligé de servir dans les armées autrichiennes.

La victoire de 1918 éclate. La Bohême est libérée. M^me^ Masaryk retrouve les siens, mais, la tête perdue, va bientôt s'éteindre dans une maison de santé.

Elu par un peuple délirant, Thomas Masaryk prend en main les rênes de l'Etat. A la tête de la Croix-Rouge, Alice s'épuise au service des pauvres gens. Olga épouse un médecin. Jan devient ambassadeur, puis ministre. Lorsque son père meurt, il garde en main le flambeau.

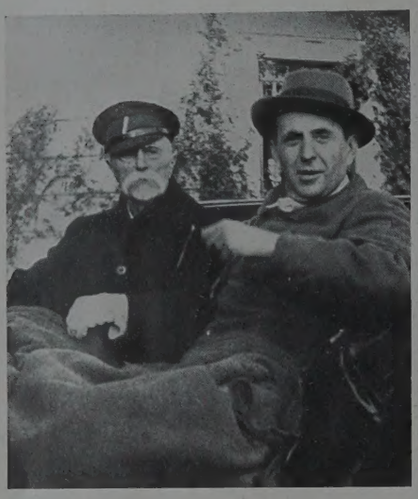
Arrivent Munich et le dépeçage de la Tchécoslovaquie. L'Occident se révèle parjure. La seconde grande guerre mondiale éclate. La croix gammée flotte sur le palais Czernin. Pourtant, Jan garde sa foi et prend avec Benès le chemin de l'exil. L'Empire britannique, les Etats-Unis le reconnaissent pour un des leurs. Il s'adresse aux Tchèques opprimés, grâce à la B. B. C. Ses deux neveux, fils d'Olga, tombent dans la Royal Air Force. Jan reste le seul être fort de la lignée des Masaryk.

Fort et pourtant combien vulnérable ! Hitler s'écroule. Staline a pris sa grande part dans le bon combat. La Tchécoslovaquie est éprise de slavisme. C'est au nom de ce slavisme autant qu'en vertu des principes de 89 qu'elle a survécu à l'oppression effroyable. Jan Masaryk réoccupe le palais Czernin.

En 1946, je lui ai rendu visite. Dans ses meilleurs jours, il croyait que de l'entente russo-américaine il serait un des bons artisans. Dans les plus douloureux, il savait qu'il n'en serait rien.

Les communistes disent vrai quand ils affirment que les télégrammes d'Occident lui ont porté le dernier coup. Mais qui avait aculé Jan à des déclarations contraires à son cœur, à son esprit, à son père ? Jan Masaryk a conclu que son devoir lui commandait un suprême holocauste. Paix à son âme ! Et liberté au monde, mon Dieu !

M^me^ Masaryk et les seuls enfants qu'elle eut près d'elle, en 1914, Jan et Alice.



Le président Masaryk et son fils Jan.

Le président Edouard Benès et Jan Masaryk en exil à Londres, en 1939, après l'Anschluss.

Le 13 mars, à Prague, une foule considérable et émue a rendu à Jan Masaryk un dernier hommage.

ASPECT DE L'EUROPE

par ALBERT MOUSSET

Les Conférences de Londres et de Bruxelles, l'élaboration du pacte à cinq, la reprise de la Conférence des Seize marquent une étape décisive dans l'évolution de l'Europe occidentale.

On est évidemment tenté de comparer cette organisation empirique du monde de l'Ouest à celle des pays qui gravitent dans l'orbe de l'Union soviétique.

Moscou a uni de force l'Est européen et le contrôle seul. Les pays de l'Ouest s'associent, sans primauté d'un État sur les autres.

Elle n'a, en réalité, ni la même structure ni le même objectif. Les pays de l'Est européen sont liés entre eux par un réseau d'alliances bilatérales dont Moscou est le lieu géométrique et qui sont fondées sur une unité de vues politico-sociales ainsi que sur un système défensif tendant à transformer en « glacis de sécurité » les territoires libérés par l'U. R. S. S.

Les pays de l'Ouest sont unis par une solidarité économique naturelle, d'où ont découlé, par étapes, des engagements de caractère politique et défensif, sans primauté d'un État sur les autres et sous des régimes qui, tout en se réclamant de la liberté, n'en offrent pas moins des types de démocratie assez différents.

Ces deux blocs ont été en 1947 les pôles d'attraction de toute l'Europe.

A la vérité, les décisions prises à Londres et à Bruxelles étaient en germe depuis que les Alliés avaient reconnu leur impuissance à se mettre d'accord sur les problèmes-clés de la reconstruction politique de l'Europe, comme ceux de l'Allemagne et de l'Autriche. L'année 1947 a été, à cet égard, la phase critique de l'après-guerre. Elle a été marquée par un enchaînement d'offensives et de contre-offensives opposant l'Est à l'Ouest : au plan Marshall a répliqué la création du Kominform, auquel a succédé la décision des Alliés de régler entre eux le problème allemand ; à cette initiative ont riposté l'« alignement » de la Tchécoslovaquie et la démarche russe à Helsinki, auxquels répond maintenant le pacte à cinq.

Ainsi, à l'idée originelle — qui a prévalu aux Conférences de Moscou et de Potsdam — d'une paix européenne reposant sur le concert des vainqueurs, s'est progressivement substitué l'aménagement de l'Europe en deux secteurs, séparés par une barrière idéologique et stratégique.

Y compris l'Allemagne, qui semble, elle aussi, devoir être divisée en deux.

La pierre de touche de la politique continentale reste l'organisation de l'Allemagne. C'est le problème à la solution duquel vient de s'attacher la Conférence tripartite de Londres, où la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis ont décidé de « recommander » l'adoption, pour le Reich, d'une constitution fédérale qui, tout en assurant la protection des divers « États », prévoit la mise en place d'une autorité centrale « suffisante ».

En revanche, l'unanimité s'est faite pour demander l'inclusion de l'Allemagne occidentale dans le plan général de relèvement économique de l'Europe et la participation consultative d'experts allemands à la mise au point de ce plan.

Quant à la question de la Ruhr, elle serait résolue dans le sens des propositions françaises, sur la base d'une internationalisation, mais limitée au contrôle de la répartition du charbon, du coke et de l'acier.

Il va d'ailleurs de soi que le sort des suggestions émises à Londres dépend, en ce qui concerne l'économie du Reich occidental, des décisions de la Conférence des Seize, dont les travaux reprennent le 15 mars.

Les décisions prises aux Conférences de Londres et de Bruxelles ont déjà prouvé la volonté des pays occidentaux de s'organiser en une puissance économique et politique...

La connexion de la solidarité économique et de la sécurité européenne, qui était à la base des délibérations de Londres, a également inspiré les représentants des cinq puissances (France, Angleterre, Belgique, Pays-Bas et Luxembourg) réunis à Bruxelles pour l'élaboration d'un « pacte occidental ». L'idée de ce pacte revient à M. Bevin, qui, le 22 janvier dernier, proposa aux pays de l'Ouest la conclusion d'accords analogues

à celui que la France et l'Angleterre ont signé à Dunkerque, pour cinquante ans, le 4 mars 1947 et qui prévoit non seulement une coopération économique entre les deux pays, mais encore une assistance mutuelle « immédiate et complète » en cas de menace d'agression germanique.

La réalisation de l'idée émise par M. Bevin est due à l'initiative du premier ministre belge, M. Paul-Henri Spaak, qui a invité les « Cinq » à constituer une entente à la fois économique (sur le modèle de celle qui unit les pays du « Benelux »), culturelle, politique et défensive.

De la Conférence de Bruxelles est ainsi sortie la première ébauche d'un système de solidarité *totale* entre les peuples occidentaux.

... à laquelle l'Italie adhèrera peut-être, mais dont la Suisse se trouve exclue de par sa neutralité traditionnelle.

Il est à peine utile de souligner l'importance de cette nouvelle constellation, à laquelle d'autres puissances sont invitées à s'associer.

Toutefois, cette extension est, pour le moment, du domaine de l'hypothèse. L'Italie peut difficilement s'y engager avant les élections ; elle voudrait, au surplus, que son adhésion, si elle la donne, fût liée à un adoucissement des clauses du traité qui lui a été imposé. A l'heure actuelle, elle « borde » l'alliance occidentale par son entente douanière avec la France — qui va faire l'objet d'un entretien entre M. Bidault et le comte Sforza — et peut-être par un accord politique avec l'Angleterre, dont il est, depuis peu, question dans les milieux diplomatiques.

La Suisse ne saurait participer à une entente politique : c'est le seul pays d'Europe dont la neutralité soit incorporée dans sa constitution ; cette particularité lui a valu, au sein de la Société des Nations, une position à part qui la déliait de certaines obligations collectives.

Les pays scandinaves, qui redoutent de s'attirer l'hostilité de l'U.R.S.S. mais désirent collaborer avec l'Ouest, répugnent à prendre franchement parti.

Quant aux Scandinaves, ils ont tenu, à Oslo, une conférence où se sont accusées des tendances différentes, la Norvège et le Danemark inclinant plus nettement que la Suède à une collaboration avec les États occidentaux, mais sur un plan qui paraît devoir rester consultatif. L'affaire de la Finlande n'a pas été, comme on le pense, sans faire une profonde impression sur les milieux politiques scandinaves, qui redoutent de s'attirer l'hostilité de l'Union soviétique.

Bref, si l'on nuance la carte de l'Europe d'après le plus ou moins de solidarité qui en unit les peuples, on retrouve, à l'Ouest, une curieuse réminiscence de la chrétienté carolingienne et du monde romano-germanique, tel qu'il s'ébaucha il y a un millénaire, comme si un mystérieux déterminisme ramenait la vieille Europe sur ses positions de départ. Les peuples maritimes de l'Ouest (accrus du Luxembourg) demeurent l'aile marchante de la nouvelle communauté, les péninsules du Nord et du Sud restant sur l'expectative.

Ainsi, au bloc homogène de l'Est, l'Occident n'oppose qu'un assemblage de puissances dont la cohésion est fonction du problème allemand.

L'Est présente une solidarité plus homogène et surtout plus « dirigée ». On y considère le pacte occidental et les « recommandations » de Londres sur l'Allemagne comme autant de violations des accords de Potsdam et de Yalta : c'est le sens de la note officielle que l'Agence Tass a publiée le 9 mars et dans laquelle les Alliés occidentaux sont accusés d'avoir brisé l'entente des vainqueurs sur l'Allemagne et préparé la division de celle-ci, dans la secrète intention de convertir la zone occidentale en « base stratégique » tournée contre l'Union soviétique.

Les ministres des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie et de Pologne ont tenu, les 17 et 18 février, une conférence à Prague, à l'issue de laquelle ils ont publié une note exigeant la participation de leurs trois pays à la discussion du sort du Reich.

A cette exigence, les Alliés occidentaux ont opposé un refus laconique.

Elle met en lumière le fait que, si les « Cinq » constituent, à l'Ouest, le noyau autour duquel les « peuples libres » sont appelés à se regrouper, ce sont les États slaves qui, à l'Est, forment l'élément cohéreur du bloc placé sous l'égide soviétique.

Ainsi se dessinent les contours des deux masses continentales qui s'affrontent et pour lesquelles l'Allemagne est un atout stratégique Il était aisé de prévoir que leur antagonisme en arriverait là.

LES ARTISTES INDÉPENDANTS

VERNISSAGE 1848, par Louis Chéronnet

Dans la salle 1 du Salon des Indépendants, les organisateurs ont tenu à installer dans un alvéole une sorte de petite chapelle votive à la gloire du Salon de 1848. Ils ont eu raison.

Le Salon de 1848 peut être considéré comme le précurseur éphémère, certes, mais le véritable annonciateur, quand même, de tous les Salons des Indépendants qui se sont succédé depuis 1884. En effet, il fut le premier à donner l'exemple d'une telle manifestation ouverte sans jury.

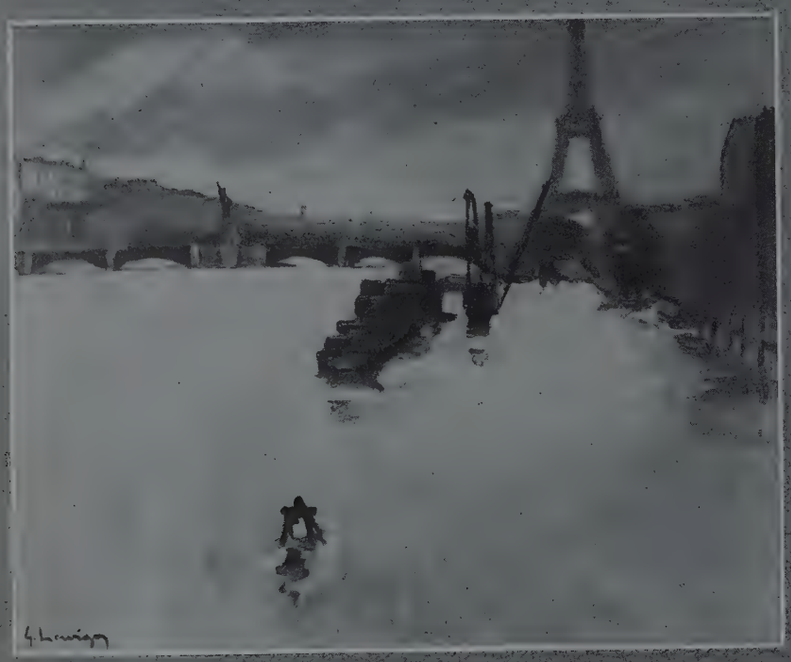
Et il est remarquable de noter que cette décision fut prise sur un ordre de Ledru-Rollin aux premières heures de la prise du pouvoir par le gouvernement provisoire. En effet, le 24 février il est décidé d'abord que le jury serait nommé par élection et, le 29, allant plus loin encore, que : *Tous les ouvrages envoyés cette année seraient reçus sans exception.* En outre, la note, dont le public eut connaissance par voie d'affiche, chargeait le directeur des Musées nationaux (le peintre Jeanron, qui venait d'être nommé à ce poste, où il réalisa, d'ailleurs, une œuvre efficace) *d'ouvrir l'exposition sous quinze jours.*

Les cimaises du Louvre (ou plutôt les panneaux qui recouvraient celles-ci, cachant ainsi les chefs-d'œuvre du passé) reçurent donc plus de cinq mille envois, de valeur assez diverse, il faut bien le dire. Cela allait du meilleur au pire. Car si nous nous émerveillons encore d'un ensemble où l'on pouvait admirer non seulement six Delacroix (dont *la Mort de Valentin, les Comédiens arabes) ;* deux Millet (dont *le Vanneur*, aujourd'hui au Louvre) ; neuf Corot d'Italie et de Ville-d'Avray, dix Courbet, mais encore des œuvres de Rosa Bonheur, Chassériau, Cals, Diaz, Doré, Lami, Pils, Stévens, Horace Vernet, etc. (sans oublier Meissonier), on pouvait aussi y contempler, hélas ! des séries entières de médiocrités et d'horreurs qui désolèrent le pauvre Théophile Gautier, lequel avait été pourtant un des premiers à applaudir à la « liberté pleine et entière, la liberté à tous, aux jeunes comme aux vieux, aux sublimes comme aux ridicules ».

Chassériau. — « Mademoiselle de Cabarrus. »
(Musée de Quimper.)

Cependant, remarquons, pour finir, qu'en feuilletant le catalogue on trouve justement fort peu de toiles reflétant l'état d'esprit quarante-huitard, les préoccupations sociales du moment et même les accents de la nouvelle école réaliste qui allait succéder au romantisme. Derrière Courbet et Millet, maîtres du genre, on ne peut que citer l'*Intérieur d'une forge*, de Bonhommé, et une autre de Bouton, une *Scène au Mont-de-Piété*, de Brouet, et une *Mère succombant au travail*, de Planet. C'est tout, et c'est peu pour l'histoire de l'art et de l'évolution des sentiments.

HERBO — MARCANCEUX, EN EURE-ET-LOIR



GUSTAVE HERVIGO — LA CRUE A PARIS

MARQUET — L'ABSIDE DE NOTRE-DAME, 1902

QUIZE

VERNISSAGE 1948, pa

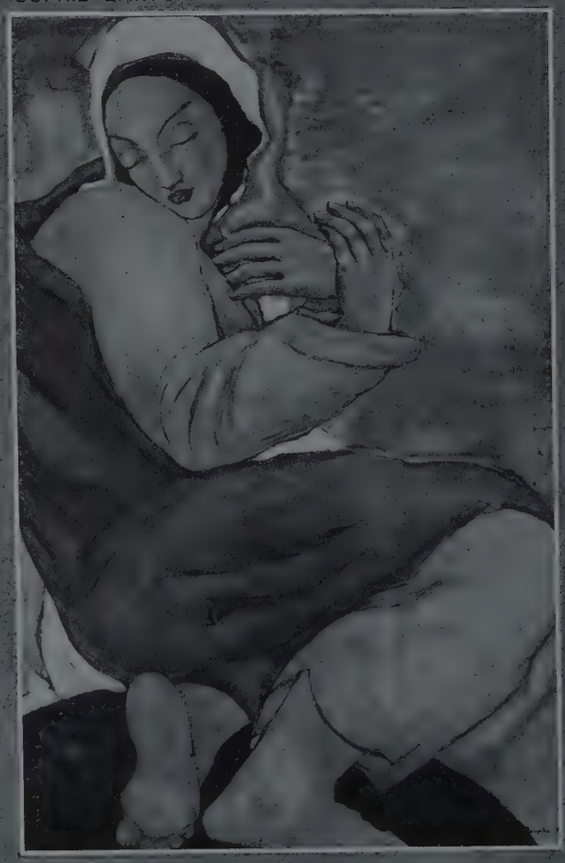
Les temps ont bien changé depuis février 1848. On se demande avec tristesse pourquoi certains peintres dénués de toute originalité et de tout talent s'obstinent à peindre et plus encore à exposer, alors qu'on voit avec angoisse d'autres artistes — sont-ils dignes de ce nom ? — qui prétendent rénover l'art et qui ne font que l'avilir.

Au risque de passer pour un affreux rétrograde, nous affirmerons que tout l'intérêt de ce Salon se porte presque exclusivement sur les salles 4 et 2.

Une peti
Marquet
du paysa
harmonie
maître.
Maurice
le talent

George
et son na
et un *Na*

SOPHIE ZARYCKA — FEMME



ÉLIANE DE

STREGLIO — PAYSAGE

LES MOULINS DE MONTMARTRE

CHARLES BLANC — PORTRAIT DE RENÉ JOUGLET

Photographies *France-Illustration*, Marc Vaux et Bulloz.

ırice Sérullaz

tive — trois toiles — d'Albert
d'un de nos très grands peintres
ie, son sens de la mesure, ses
ont qu'il demeurera un grand
ommage posthume est rendu à
tre de nus et de paysages, dont
ontesté.
t met toujours sa douce poésie
service de l'art, avec un *Bouquet*
Waroquier préfère l'expression-

nisme dans son *Homme de douleur* ; Balande présente des paysages, ainsi qu'Éliane de la Villéon une *Vue de Venise* ; Quizet étudie Montmartre ; C. Le Breton expose un *Dullin* et surtout un ravissant paysage des Tuileries, enfin Yves Brayer, qui vient progressivement à la bonne peinture. Signalons encore Couty, Deshayes, Évrard, Émile Gérard, Yvonne Mottet, Polacci, José Streglio, Deltombe, Herbo, Hervigo, Charles Blanc, Sophie Zarycka, Capplino.

L'enchevêtrement des lignes et des couleurs non harmonieuses de la grande toile d'Aujame en font une page de mauvaise littérature.

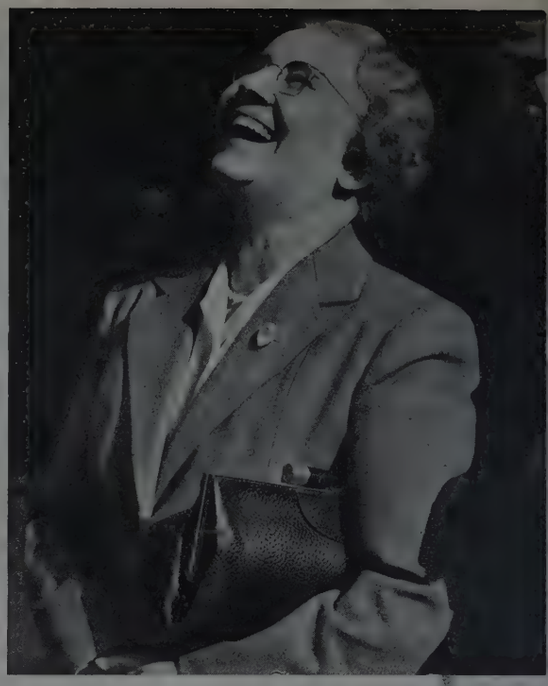
Nous nous abstiendrons de parler des peintres dits naïfs, dont la fausse naïveté et la vulgarité sont écœurantes. Quant à la salle 3, présidée par Albert Gleizes et Metzinger, elle est réservée aux cubistes de bazar.

Souhaitons, en terminant, que l'année prochaine le Salon des Indépendants fasse peau neuve et expose enfin des artistes, des vrais, sans cela il risque de sombrer dans le plus effroyable néant.

ON — SAN SIMEON A VENISE

YVONNE MOTTET — LA PLAGE

Trois des délégués à la Conférence de Friend's House : Mmes Maria Pacaud (France), Lall et Ella Reid (Inde).



Mrs. Florence Haucock, qui représente à la conférence les syndicats britanniques, rit d'une plaisanterie que vient de faire l'oratrice.

LE MEETING INTERNATIONAL DES FEMMES A LONDRES

La Journée internationale des Femmes, fixée cette année au 8 mars, a été célébrée, dans tous les pays du monde, par des réunions et des manifestations. Mais c'est en Grande-Bretagne, à Londres, que se sont retrouvées les déléguées de toutes les nations.

Le but de ce congrès était essentiellement de coordonner l'action de toutes les organisations féminines, afin de les diriger vers des objectifs identiques. Le premier de ces objectifs, celui qui tient le plus au cœur de toutes les femmes du monde, c'est la paix. Et, dans un monde dont l'inquiétude ne cesse de croître, on ne peut qu'approuver une telle initiative. Mais, la paix préservée, les femmes auront encore bien des sujets dignes de retenir leur attention : le ravitaillement des enfants, l'amélioration des conditions matérielles de la vie, les problèmes d'éducation, par exemple.

Souhaitons que les congrès internationaux féminins fassent preuve de plus de largeur de vues et de plus d'esprit de conciliation que les assemblées du sexe fort.

Photographies U. P.

COMMENT NOUS AVONS ISOLÉ LA PÉNICILLINE

par le docteur E. CHAIN, de l'Université d'Oxford

Le docteur E. Chain, qui a été reçu, le 20 février, à l'Institut Pasteur par le professeur Pasteur Vallery-Radot et auquel le professeur Tréfouel a remis la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, se consacre depuis 1938 à l'étude des antibiotiques. Il expose ici, pour nos lecteurs, comment il a réussi à isoler la pénicilline pure et quelles sont les propriétés curatives de cette substance.

LE fait que certaines bactéries soient capables d'empêcher le développement d'autres bactéries a été établi pour la première fois par Pasteur. Après lui, on allait rencontrer de nombreux autres exemples de ce phénomène, appelé « antagonisme microbien », et prouver que les micro-organismes exercent leur action antibactérienne au moyen de substances spécifiques, produits de leur métabolisme, qu'on appelle maintenant « antibiotiques ».

En 1938, le professeur H. W. Florey, pathologiste de l'Université d'Oxford, et moi décidâmes d'entreprendre une étude systématique de ces substances antibactériennes naturelles. A l'époque, seule leur existence était connue, mais leurs propriétés chimiques et biologiques n'avaient pas été étudiées. Nous espérions que nos travaux nous mèneraient à la découverte de nouveaux types d'agents antibactériens intéressant à la fois le chimiste et le biologiste.

L'isolement de la pénicilline pure n'est pas due uniquement au hasard...

PARMI les nombreux exemples d'antagonisme microbien cités dans les ouvrages antérieurs, un cas avait attiré particulièrement notre attention. C'était la production d'un agent antibactérien par une moisissure appartenant à la famille des pénicillées, décrite en 1929 par Alexander Fleming, bactériologiste londonien.

Fleming avait établi qu'une moisissure, ultérieurement identifiée comme étant le « penicillium notatum », qui avait contaminé l'une de ses boîtes de Pétri sur laquelle se trouvait une culture de staphylocoques, avait fait disparaître les colonies bactériennes avoisinantes. Il découvrit que ce résultat était dû à la production d'une substance qu'il appela pénicilline et qui n'agissait pas seulement contre le staphylocoque, mais aussi contre plusieurs autres bactéries pathogènes notoires.

L'action de la pénicilline sur les bactéries semblait puissante, puisque le bouillon de culture sur lequel s'était développée la moisissure et dans lequel elle avait sécrété de la pénicilline pouvait être dilué environ huit cents fois avant de perdre son efficacité.

Pourtant, il ne semblait pas que la pénicilline fût une substance très toxique, puisque le bouillon de culture pouvait être injecté à des lapins sans occasionner de troubles apparents. Cependant, Fleming ne réussit pas à examiner plus en détail les propriétés de la pénicilline, parce qu'elle semblait être une substance très instable qu'il ne parvint pas à isoler à l'état pur à partir du bouillon de culture original.

En 1932, un groupe de chimistes londoniens devaient faire une seconde tentative, sans plus de succès. Après quoi, on se désintéressa de cette substance, qui finit par tomber graduellement dans l'oubli.

... mais à l'esprit d'équipe qui animait les chercheurs des laboratoires d'Oxford...

L'INSTABILITÉ de la pénicilline fut l'une des principales raisons qui nous poussèrent, Florey et moi, à commencer par elle nos recherches systématiques sur les antibiotiques, parce qu'elle permettait de lui prêter des propriétés chimiques originales et intéressantes. Une autre raison de cette priorité était qu'on la disait active contre le staphylocoque, contre lequel on ne connaissait alors aucun autre remède efficace.

Nous commençâmes nos travaux en 1939 sur une culture de « penicillium notatum » qui se trouvait à l'École de pathologie d'Oxford. Contrairement à ce qu'on a prétendu fréquemment dans la presse, cette culture initiale ne fut pas fournie par Fleming. En fait, celui-ci ignorait notre intention de reprendre l'étude de la pénicilline et ne l'apprit que par le premier article que nous publiâmes en juillet 1940 dans le journal médical *Lancet*. C'est alors que je rencontrai Fleming pour la première fois.

Au début de 1940, en collaboration avec mon collègue le docteur N. S. Heatley, qui participait aux recherches depuis fin 1939, j'avais trouvé le moyen de surmonter les difficultés rencontrées par les précédents chercheurs et d'isoler, à partir du filtrat de la culture brute, la pénicilline sous forme d'une poudre brune stable. Nous savons maintenant que cette poudre était encore très impure, contenant moins de 1 % de pénicilline pure. Mais elle possédait déjà un pouvoir antibactérien dix fois plus fort que celui des sulfamides, et une série d'expériences *in vivo*, conduites par Florey, prouvèrent qu'elle était absolument dépourvue de toxicité, même à forte dose, et qu'elle protégeait les animaux contre l'infection streptococcique, jusqu'alors mortelle.

Ces premières expériences prouvaient nettement que la pénicilline avait de remarquables propriétés chimico-thérapiques, et il était clair qu'il allait falloir pousser les recherches dans les domaines chimique et biologique. Peu à peu, plusieurs collègues furent invités à prendre part aux travaux, et c'est ainsi que se trouva constituée finalement ce qu'on appelle aujourd'hui l'équipe d'Oxford.

... qui, après maintes recherches, parvinrent à mettre au point un médicament presque parfait.

LA poursuite des recherches biologiques montra que la pénicilline enrayait l'infection non seulement chez l'animal, mais aussi chez l'homme. Même les formes les plus malignes d'infection streptococcique, staphylococcique et pneumococcique, ainsi que d'autres infections, réagissaient à la pénicilline de façon presque miraculeuse. Les travaux chimiques plus poussés que j'entrepris, en collaboration avec mon collègue le docteur Abraham, pour isoler la pénicilline pure, se heurtèrent d'abord à l'instabilité de cette substance en présence de la plupart des réactifs habituellement employés pour les opérations de purification. Mais, ces difficultés surmontées, la pénicilline fut enfin obtenue à l'état pur et se révéla douée d'un pouvoir antibactérien extraordinaire (encore sensible contre de nombreuses bactéries après dilution au cent millionième) et en même temps absolument dépourvue de toxicité. Ultérieurement, on allait découvrir une autre propriété remarquable et précieuse de la pénicilline : elle ne crée pas chez la bactérie de résistance appréciable.

La pénicilline a joué, pendant le dernier conflit, un rôle important dans le traitement des blessures de guerre. Elle a complètement aboli le danger de septicémie et a fait de la guérison une question de semaines au lieu d'une question de mois. Aujourd'hui, nous pouvons faire le bilan d'une expérience de six années d'usage médical de la pénicilline. Elle a pleinement justifié les espoirs, même les plus optimistes. Son emploi intensif dans le monde entier n'a révélé aucune caractéristique gênante. Au contraire, par ses propriétés favorables (non-toxicité, énorme pouvoir antibactérien persistant après injection, incapacité à créer une accoutumance chez la bactérie), la pénicilline occupe une place unique parmi toutes les substances antibactériennes connues à ce jour et constitue l'agent chimico-thérapique actuel le plus proche de la perfection.

Le général Van Fleet, chef de la mission militaire américaine, s'entretient avec des généraux grecs.

FRANCE-ILLUSTRATION EN GRÈCE (*)

LA NOUVELLE QUESTION D'ORIENT

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

TOUT au long de cette enquête j'ai été obsédé par le dilemme : la Grèce est-elle le point de cristallisation d'une nouvelle guerre mondiale ou simplement un épisode de ce feuilleton : la question d'Orient ? A priori, on peut exclure l'hypothèse accident plus ou moins préparé, genre Sarajevo, qui serait l'étincelle dans un baril de poudre. Présentement, Russes et Américains ne se sont pas aventurés jusqu'au *no man's land* diplomatique, là où l'on ne peut plus prévoir. Ce qui domine l'affaire grecque est tout à la fois une prudence extrême et l'acharnement de la partie ; on prend des chemins détournés, selon la nouvelle pratique, où les procédés usuels ont été élargis jusqu'à la guerre froide.

(*) Voir *France-Illustration* des 31 janvier, 7, 14, 21 février et 13 mars 1948.

POSITION DE L'U. R. S. S. ET DES U. S. A

Les deux protagonistes ne partent pas à égalité. Il y a contre les Russes le double handicap de la légalité et du fait : d'abord, l'U. R. S. S. ne peut guère intervenir qu'en contrebande, alors que les Américains s'appuient sur les règles classiques du droit international : ils ont un accord régulier avec un gouvernement régulier. Certes, cet avantage théorique est facilement démolissable du point de vue de la dialectique stalinienne, par la conjugaison du couple « démocratie-fascisme », mais il reste cette réalité que les Soviets ont longtemps abandonné la Grèce à l'influence anglo-saxonne, sans doute selon le système donnant donnant. A Yalta, Staline avait reconnu la Grèce comme zone d'influence britannique. On se souvient que l'U. R. S. S. a laissé les troupes britanniques écraser l'E. A. M. en décembre 1944. Elle était à d'autres projets balkaniques, c'était la part du feu. Ce n'est qu'après la caducité des sous-entendus probables, quand les « Grands » eurent échoué dans le condominium du monde, que les Russes firent leur rentrée sur la scène hellénique ; à cela furent appliqués les « andartes », selon les processus « made in U. R. S. S. », également appliqués et applicables partout. A priori, on discerne mal l'objectif : le résultat le plus certain de la guérilla est l'implantation des Américains très au delà de leurs intentions premières ; bien plus, cette guerre froide a travaillé l'opinion d'Outre-Atlantique, si naturellement portée à la jouissance paisible, dans le sens contraire de la réaction : Babitt

Les délégués de la commission d'enquête de l'O. N. U. à leur arrivée au Pirée, le 30 janvier.

commence à se demander s'il ne faudra pas « remettre ça ».

Cependant, que l'entreprise soit rigoureusement calculée, on n'en saurait douter, à cause de ses limitations mêmes : il y a bien la création du « gouvernement démocratique », mais le support à Markos a son propre frein dans le caractère voulu de querelle de famille grecque. S'agit-il donc d'une simple riposte particulière à un état de choses général ? Crée-t-on une hypothèque négociable dans un cadre plus large, selon la formule de la fin de la guerre, pour un futur abatage des cartes ? Mais l'évolution internationale ne paraît pas conduire à un pareil échange de bons procédés. Au contraire, la construction « derrière le rideau de fer » est assez avancée pour que l'U. R. S. S. se porte au delà, revenant ainsi sur son désintéressement hellénique d'antan. La Grèce est une clef trop essentielle — exutoire sur la Méditerranée — pour que la Russie ne s'efforce pas de la mettre à son trousseau ; de plus, il est malaisé de partager les Balkans comme une poire, la simple juxtaposition des protecteurs de part et d'autre de la ligne idéale d'une frontière empêchant toute consolidation.

UNE NOUVELLE GUERRE D'ESPAGNE ?

Dans cette hypothèse, il s'agirait de progresser lentement, par avances et reculs, selon le grignotage : la question de base est de savoir combien de temps les Soviets peuvent supporter l'actuelle concurrence. Considèrent-ils qu'ils doivent, un jour ou l'autre, extraire le vert du fruit, ou, au contraire, qu'ils peuvent attendre, parce que la simple force des choses, par les lois mêmes de la gravité, aboutira à la solution ? Que la guerre mondiale éclate, et, en quelques jours, les troupes russes se seraient emparées de tout l'Hellas ! Mais, même en temps de paix, même en supposant que l'U. R. S. S. évite la grande initiative, il est néanmoins un risque immédiat : car les Soviets ne seront-ils pas tentés, au moment où l'effort américain sera parvenu à l'efficacité, d'intervenir plus directement de l'extérieur — sous la forme de brigades internationales ou de satellites — afin de sauver Markos, lequel a actuellement sa force dans la faiblesse adverse ? Alors, on sera entré dans le cycle de la guerre d'Espagne. On a craint ce pas lors de Konitza, dont la capture aurait probablement entraîné la reconnaissance ; mais, même en ce cas, il est une incertitude, à cause de l'élasticité du terme, de ce qui se cache réellement sous les arcanes juridiques : on ne sait si pareille opération aurait été du domaine de la matière, par la transformation de l'indirect au direct en ce qui concerne l'aide, ou si elle serait réduite à un simple adjuvant, à plus de commodité dans l'ordre actuel des amplitudes. Cependant, l'opinion prévaut que la reconnaissance aurait été faite — au moins initialement — de façon secondaire, par des pays en infériorité légale pour non-admission au cénacle de l'O. N. U. et aussi pour anormalité des relations ; la portée aurait été moindre si l'accomplissement s'était borné à la Bulgarie — Etat ex-ennemi en paix avec la Grèce, mais sans rapports diplomatiques — et à l'Albanie, Etat indéfini, qui à l'hostilité de fait joint la guerre théorique : il n'y a pas de traité entre Tirana et Athènes. Le vrai critérium aurait sans doute été la Yougoslavie, qui des trois voisins de l'Hellas non seulement apparaît à la direction, mais est munie de tous les avantages des « bons » pays, ceux qui sont sortis vainqueurs de la guerre.

Il se peut que Konitza ait été la jauge de la détermination anglo-saxonne : en ce cas, il apparaîtrait que l'interprétation aurait été double, par les meneurs balkaniques, d'une part, impatients de leurs grands desseins ; de l'autre, par l'U. R. S. S., obligée au schéma général. En tout cas, les Américains font volontiers le distinguo, octroyant ainsi, serait-ce par simple comparaison, un privilège de modération au Kremlin. Cette appréciation a reçu récemment une apparente confirmation : de nouveau, il y a un mois, on semblait à la veille des événements, Dimitrov, comme Tito, ayant annoncé des volontés suprêmes — l'achèvement de la Confédération balkanique avec participation grecque. Le danger était assez imminent pour que M. Bevin employât le style de l'admonestation impérative, quand tout se dissipa sur un article de la *Pravda* : M. Dimitrov était désavoué. Mais, était-ce opposition ou simplement synchronisme, l'avantage d'avoir deux plans ? Quoi qu'il en soit, la politique russe s'est immiscée largement — elle ne s'est pas encore « engagée » : il est vrai que cette éventualité peut se produire d'un jour à l'autre. En attendant, le champ en Grèce est aux Américains, qui ont infiniment moins de mystères : leur action est même très simple, du moins quant à son orientation.

LES BUTS DES AMÉRICAINS

L'entreprise américaine, globalement définie par l'anticommunisme, s'est peu à peu dissociée en deux parts : l'une proprement grecque dans une actualité de quelques mois, l'autre d'équilibre méditerranéen à plus longue échéance.

Dans la Grèce elle-même, solidement placée sous égide américaine en dépit des remous intérieurs, il semble s'être produit une accoutumance, réciproque. Le problème ressortait d'un domaine intermédiaire entre la simple police et la vraie guerre ; il consistait à anéantir les guérillas, en finir avec un fléau peut-être en lui-même secondaire, mais dispendieux et capable de tous les développements. Il semble faux, comme certains le prétendent, que les Américains emploient une mollesse volontaire contre les andartes, lesquels justifieraient leur présence vis-à-vis de leur propre opinion : ils n'ont aucunement besoin de prétextes pour sauvegarder une occupation de cadres, sans aucune massiveté. L'insuffisance antiguérilla n'est qu'une incapacité de fait ; les Américains cherchent désespérément, dans les données présentes, la recette, sans encore l'avoir trouvée.

Devant la carence des moyens militaires normaux, un homme cependant leur avait apporté une offre : c'était le fameux général Zervaes, l'ancien chef des E. D. E. S., grand spécialiste ès guérillas. Il proposait de retourner contre les andartes leurs propres tactiques, qui d'ailleurs avaient été les siennes aux temps héroïques de l'occupation, quand, dans les chaînes de l'Epire, il résistait aux assauts de l'E. A. M.

A vrai dire, Zervaes avait tout le nécessaire pour effrayer les Américains — et même une des quasi-conditions à l'aide avait été son expulsion du ministère de l'Ordre public, où il s'était signalé par des arrestations massives. La presse d'outre-Atlantique n'a cessé de le stigmatiser comme ex-aventurier et candidat fasciste : qu'il existe une mystique Zervaes dans tous les endroits de la haine, qu'il soit le Vengeur des ruines et du sang, je l'ai découvert au fin fond de la Macédoine. Dans un pauvre village, un de ses ex-partisans m'a donné ce message : « Dites-lui que je lui suis toujours fidèle, que j'attends ses ordres », et toute la gendarmerie locale était prête à déserter pour le rejoindre. De hauts fonctionnaires se réclament de son patronage. Cependant, il est manifeste que cette fameuse méthode, quelle que soit sa valeur intrinsèque, serait un peu une vendetta sur l'échelle nationale, une revanche de l'E. D. E. S. ressuscitée : tout le pays serait finalement aux mains de Napoléon Zervaes, gros et bonhomme, cynique en sa jovialité, avec son cigare, ses yeux plissés et sa tape sur l'épaule. Aussi, bien qu'il soit allé aux Etats-Unis rechercher une approbation, il est peu probable qu'il la ramène.

Ne restait donc que l'armée régulière, refabriquée par les Anglais, mais qu'il s'agissait de doter d'efficacité : immédiatement, les Américains tombèrent dans la grande querelle des armes. Les Grecs, à les en croire, étaient dans le dénuement en face des andartes dotés d'un super-matériel ; il fallait donc de l'équipement, jusqu'à ce que la saturation permît la victoire. Surtout, il y avait la question capitale, celle des 500 ou 600 canons — la fourniture conditionnant la future grande offensive, que les Américains voulaient pour le printemps. Pendant des semaines, ce fut par presse, communiqués et conférences une étrange confrontation de chiffres sur ce que les uns avaient livré, sur ce que les autres n'avaient pas. Il est certain que quelques hommes — M. Sophoulis en particulier — étaient parfaitement honnêtes dans leur désir d'armes : il est curieux que ce soit le vieux patriarche libéral qui m'ait dit : « La dignité grecque exige que nous combattions seulement avec nos forces nationales » ; il fallait donc infliger aux andartes une défaite écrasante, qui permettrait ensuite à l'armée dégagée de la guérilla d'utiliser ses effectifs à la fermeture de la frontière. A vrai dire, peu de Grecs témoignaient d'une pareille confiance, et ce qu'on réclamait surtout — à commencer par les généraux — sous le couvert des canons, c'étaient des troupes, internationales ou purement américaines, qui serviraient de ceinture de protection au pays pendant que l'armée hellénique ferait du nettoyage intérieur.

Les Américains, circonspects sur leur puissance, évitèrent primordialement de s'engager dans un pareil poker ; avant tout, ils craignaient la cascade des relances. D'ailleurs, comment auraient-ils trouvé les divisions nécessaires — ils avaient même été obligés de prier les Anglais sur la retraite de laisser en Grèce quelques milliers d'hommes et ils en déduisaient que la besogne était à l'armée grecque — eux-mêmes ne pouvant faire que les managers ? On l'entraîna donc pour le combat, comme un boxeur sous contrat. Au début, on ne s'était mêlé que du secondaire, d'ailleurs selon la division du travail : le ravitaillement aux Américains, l'instruction aux Britanniques et les opérations aux Grecs. Mais il fallut bien arriver à la stratégie, ce qui se fit sous la forme de quarante officiers répartis entre les divisions pour donner des « conseils ». Le tout était de savoir si ces « conseils » seraient impératifs ou consultatifs ; dès lors, commença dans les états-majors un conflit plus ou moins larvé pour l'autorité. Les officiers venaient en techniciens chargés du rendement — ils firent des prescriptions ; vétérans chevronnés des dernières campagnes, ils n'étaient pas rompus à l'art diplomatico-militaire du « conseiller », d'où certains froissements, d'autant plus que leurs premières conclusions furent assez sévères : ils comprenaient mal le concept de la guerre sans pertes, ou presque ; cela leur paraissait d'autant plus inexplicable que le soldat se battait bien — quand il en avait l'occasion. Au lieu de la conquête plus ou moins provisoire du terrain, ils tentèrent d'imposer l'anéantissement en hommes, faisant ainsi un peu du « zervaes » sans Zervaes ; quoique les Grecs fussent finalement bien obligés de se conformer à ces avis, il restait néanmoins la marge de l'exécution, en sorte que la « grande » offensive partira dans le scepticisme général.

Pendant que les Américains essaient de procéder sans risques dans la Grèce actuelle, en matérialisant la supériorité théorique de l'armée contre les andartes, il y a détournement de l'encadrement progressif, pour des buts plus larges, à l'échelle de la Méditerranée. Pendant longtemps, le général Livesey avait suffi à la besogne, le stade suivant avait été celui des fameux « conseillers » ; mais cette prise en charge paraît bien dissimuler un phénomène autrement essentiel — la constitution d'un grand état-major pour d'autres éventualités. Des personnages considérables dans la hiérarchie militaire ont été nommés en Grèce pour de simples besognes d'instruction, comme cela était arrivé autrefois en Angleterre pour le général Eisenhower. Ce n'est rien moins qu'un lieutenant-général, du nom de Van Fleet, qui a pris la direction de la mission conseillère, laquelle comprend du reste quatre-vingts officiers : aussi reste-t-il un surplus humain considérable — quarante officiers exactement — pour les disponibilités d'Athènes. Par ailleurs, le général Mathiny a délaissé le commandement de la 12e armée de l'Air américaine au profit de la section aérienne de l'Aide : il aura à s'occuper de quelques dizaines d'avions. En réalité, bien au-dessus des actuelles gué-

L'une des quatre canonnières américaines destinées à la Grèce quitte la base de Norfolk.

Déchargement, dans le port du Pirée, de matériel de guerre, sous la surveillance de membres de la mission militaire américaine.

Trois cent cinquante officiers et marins turcs, qui vont prendre livraison des navires cédés à la Turquie, sont instruits aux Etats-Unis.

rillas, les Américains sont parvenus aux dispositions premières pour l'éventualité de la « troisième mondiale », selon des conceptions où l'air et l'eau priment sur la terre ferme, du moins sur la terre grecque. De nouveau serait réservé à la Grèce le sort de l'héroïsme, le combat retardataire permettant pendant quelques jours, à partir de son sol millénaire, les bombardements modernes sur les immensités russes. De là, sans doute, le maintien de la structure « armée » pour les forces helléniques, qui, bien que mal commode contre les guérillas, correspondrait à sa mission éventuelle.

NÉCESSITÉ D'UN GOUVERNEMENT FORT

Cette discrète promotion de la Grèce en grande zone militaire ramène indirectement à la politique : ce qui était inacceptable pour l'opinion américaine — un renforcement du pouvoir à tendance autoritaire — selon les données de la démocratie de paix, peut apparaître normal à l'abri des impératifs de la stratégie ; de toute évidence, un pareil dessein est subordonné à l'existence d'un gouvernement grec qui serait stable et fort. On n'en est heureusement pas là — mais déjà le simple accroissement en personnalités militaires permettra sans doute une amélioration gouvernementale adaptée aux circonstances de l'actualité. Quoique les Américains montrent une prudence particulière en rejetant l'ancienne méthode anglaise des essais divers au profit d'une sorte d'autoformation, il est certain que leur propre résolution s'est étrangement accrue ces dernières semaines. Certes, les temps ne sont pas arrivés, et ils s'en tiennent toujours officiellement à la formule du condominium des deux grands partis populiste et libéral ; cependant, ils contemplent, ils encouragent, peut-être, une cristallisation vers une formation du genre « salut public ». Ce qui n'était que dans l'opinion a pénétré dans la Chambre elle-même, où un député inconnu tenait récemment le langage suivant : « La révolution que le peuple n'a pu faire à cause du communisme, c'est à nous de l'effectuer, ou nous serons balayés. » Il s'est même constitué, pour la « rénovation », un intergroupe d'une vingtaine de membres, allant depuis les amis de Zervaes et les gens dits du « nouveau parti » de

Markesinis jusqu'à l'ensemble des représentants du Péloponnèse central et à certains libéraux.

Le schéma s'est aussi précisé : il n'est plus question de faire appel aux quelques personnages qui, sous prétexte d'apaisement, auraient ouvert la porte aux communistes. L'objectif est, au contraire, dans un gouvernement qui s'établirait avec les Américains dans un contrat nouveau de satisfaction mutuelle ; au lieu de l'enchevêtrement d'intrigues, où la méfiance yankee se heurte à la pratique du maximum d'aide pour un minimum de résultat, la nouvelle formation userait de l'accroissement en indépendance pour la véritable antiguérilla — la liquidation des andartes n'étant plus rejetée à l'étage international. Les contours de la combinaison sont encore bien indécis ; on a certes souvent prononcé le nom du général Papagos, qui commanda les armées grecques victorieuses contre les Italiens en 1940-1941, actuellement chembellan du roi, qui a démenti ces rumeurs dans une récente interview, mais la solution des « habiles » serait un décalque, sur un plan autre, de l'opération Sophoulis, laquelle avait consisté à coiffer une majorité de droite par un élément de gauche. Il s'agirait d'un personnage le plus « avancé » qui puisse être acceptable pour les « modérés » de nature antipopuliste et souvent ex-métaxiste. On ne sait encore quels zigzags mèneront à une telle formule, mais il est probable que sera évitée toute apparence anticonstitutionnelle, sinon antiparlementaire. L'aboutissement serait non seulement la défaite des andartes par les Grecs eux-mêmes, mais aussi l'acceptation du fait accompli par l'U. R. S. S.

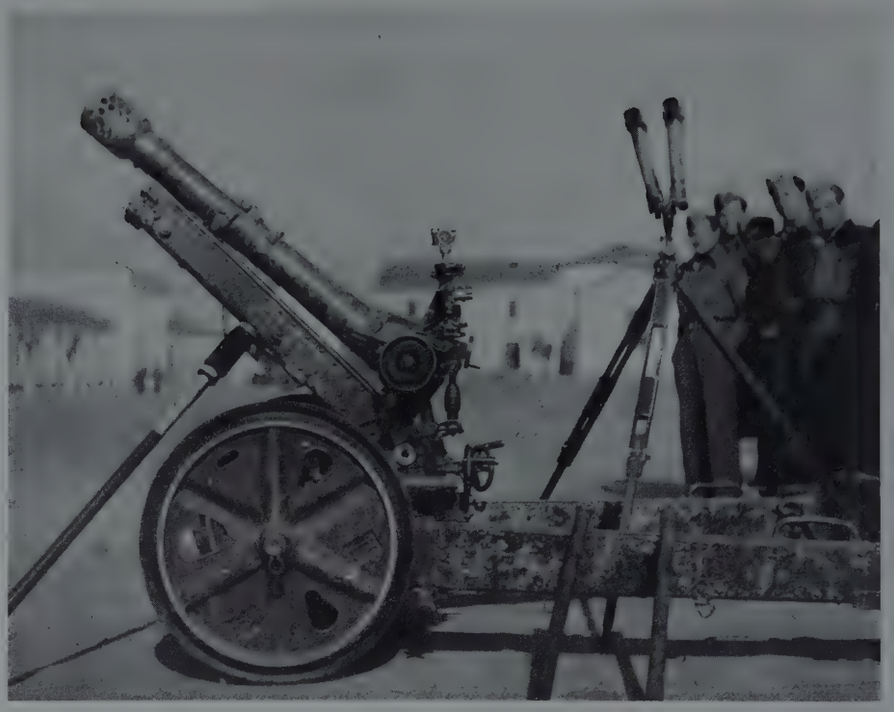
COMMENT RÉAGIRONT LES RUSSES ?

Dans quelle mesure les Russes accepteront-ils ces développements rigoureux, conduisant dans leur logique à la ruine de Markos ? A tout moment, préventivement même, ils peuvent s'affranchir des règles de l'actuelle partie par personnes interposées. Là est le danger, car les Américains, forts de leur non-participation directe, sont déterminés aux plus vigoureuses contre-mesures. Certes, ils n'agiront pas *motu proprio,* mais sur invitation, sinon sur ordre international : là est l'usage véritable de la Commission balkanique, soigneusement gardée en réserve à Salonique pour les grands événements.

En fin de compte, toute la question grecque aboutit à cette interrogation : est-ce que les Russes sacrifieront les avantages de la coopération internationale — ou ce qui en reste — à des desseins précis, selon les antécédents japonais, allemand et italien ? Il est certain que les Américains croient avoir enfermé l'U. R. S. S. dans ce dilemme: renonciation à l'Hellas ou rupture généralisée.

LES ANGLAIS MENTORS AMICAUX

Les Anglais sont d'ailleurs à la rescousse : le temps n'est plus où ils proclamaient abondamment leur désintéressement ; ils ont fait leur rentrée sur cette scène hellénique qui leur est si traditionnelle — nullement en concurrence aux Américains, mais en mentors amicaux. Débarrassés des inconvénients de l'action, ils n'en sont que mieux placés pour les conseils, ils sont devenus « durs ». Ce sont eux qui mettent les points sur les *i* pour ces deux fermetés — vis-à-vis des Grecs largement pourvus pour ce qu'ils doivent faire, mais aussi vis-à-vis des Russes au cas où ils céderaient à l' « hispanisation » de la guérilla. Il semble d'ailleurs que la majorité des troupes en Palestine ne retourneront pas en Angleterre, mais demeureront dans le Proche-Orient, à portée de l'Hellas. Au fond, tout se passe comme si la Grande-Bretagne était absolument résolue à arrêter le « Drang nach Suden » des Soviets : après avoir attiré la puissance américaine en ces parages essentiels, elle paraît décidée à l'utiliser, jusqu'à l'épreuve de force incluse. De là sans doute la différence d'humeur : alors que les Américains s'adonnent généralement à l'optimisme, les Anglais sont particulièrement sombres dans leurs prévisions.



Le canon de montagne, du modèle en usage dans l'armée bulgare, qui a bombardé Salonique.

LA GRÈCE CARREFOUR DANGEREUX

Je ne sais ce qui attend la Grèce, mais il est certain qu'elle est, bien malgré elle, une des grandes menaces du monde : c'est là que se rencontrent, directement opposées, les deux grandes volontés de l'humanité : l'une de pénétration, l'autre d'arrêt. L'antagonisme est tellement simple, sommaire, traditionnel qu'il se prête mal aux arrangements : il semble difficile, dans les temps présents, qu'on puisse recommencer ces cotes mal taillées avec lesquelles l'Europe a contenu, deux siècles durant, l'empire des tsars hanté de Byzance. L'univers actuel est statique, chaque bloc s'installant de plus en plus en lui-même ; mais cette simultanéité peut-elle durer indéfiniment, n'en viendra-t-on pas fatalement, après la période en chiens de faïence des installations, à ce qu'on appelle l'action ? L'U. R. S. S., bloquée sur la ligne Grèce, Turquie et Iran, n'entreprendra-t-elle pas de faire sauter cette charnière ? Tout est dans l'inconnu — il peut y avoir attente, stratégie par petits paquets, comme la grande attaque. A l'heure actuelle circulent dans Athènes d'étranges rumeurs sur des préparatifs de l'autre côté du rideau de fer. Qu'apportera donc le printemps ? Il serait risqué de faire des pronostics, car on est en Grèce bien au-dessus de la Grèce, déjà sur le plan des deux grandes puissances du monde. Le problème grec se perd dans celui de l'univers : on est simplement dans un carrefour dangereux.

Photographies N. Y. Times et A. P.

Un des officiers de la mission américaine examinant une mitrailleuse capturée aux rebelles.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

LA FRANCE DE NAPOLÉON

« Le pain était à 3 sols la livre, le bœuf, à 9 et le mouton, à 7. » Quand cela ? Il y a cent quarante ans. Le « napoléon », tout neuf alors, et qui venait de remplacer le louis, n'était pas estimé à 4.000 francs et plus ; il en valait 20 tout honnêtement. Mais avec un seul dans sa poche on pouvait acheter beaucoup de choses.

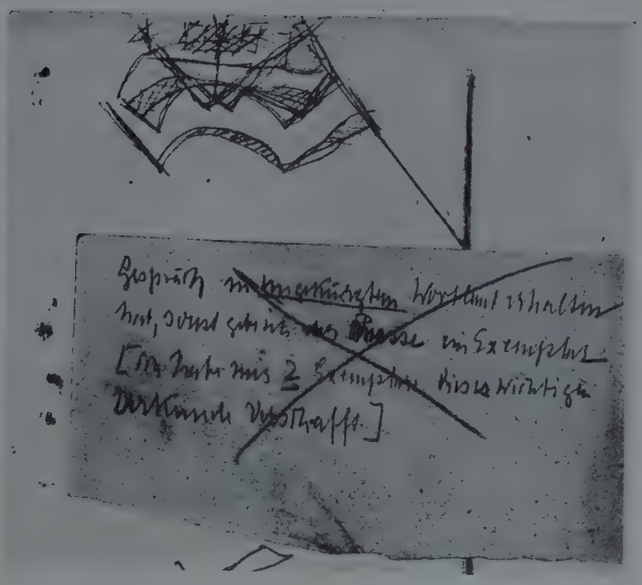
M. Louis Madelin, qui depuis de longues années a entrepris la publication d'une *Histoire du Consulat et de l'Empire* (Hachette), vient de faire paraître le onzième volume de ce vaste ouvrage, et celui-ci, intitulé *la Nation sous l'Empereur,* est un tableau de la vie en France entre Austerlitz et Waterloo. C'est là que nous trouvons, entre mille détails, celui que nous venons de noter, accompagné de quelques autres : une famille modeste, à cette époque, met le pot-au-feu tous les jours et se nourrit, deux jours par semaine, d'un lapin ou d'une volaille ; les deux plats de viande sont d'usage courant au dîner ; pour 24 sols, dans une auberge de province, on dîne d'une omelette, d'un poulet et d'un buisson d'écrevisses. A Paris, on paie 2 fr. 50 le kilo de jambon, 3 francs une poularde, 1 fr. 80 la livre de beurre fin. Je m'arrête. Je ne veux pas penser que mes lecteurs jugent l'état de la civilisation sur la seule faculté de bien manger. Cette opulence était d'ailleurs réservée aux citadins et aux bourgeois. La campagne était plus frugale. Le paysan mangeait la soupe et le fromage et mettait de la viande sur la table aux jours de fête, quand on tuait le cochon. Le pain, malgré tout, ne manquait pas. Et, si l'on y songe bien, je me demande jusqu'à quelle époque il faudrait remonter dans notre histoire pour trouver une France aussi misérable, aussi affamée que la nôtre : peut-être jusqu'aux années de désolation et de ruine qui suivirent les guerres de religion, avant l'avènement d'Henri IV...

Serrons cependant notre ceinture et lisons le livre de M. Louis Madelin avec un esprit que la bonne chère n'alourdit point. Tout y est vu et décrit d'une plume alerte, avec une connaissance multiple de toutes les choses d'alors : la cour impériale, les salons monarchistes, qui entretiennent au Faubourg-Saint-Germain une opposition irréductible ; le Paris des années 1800, la province, les classes sociales, les lettres, les sciences, les arts à ce début de siècle, enfin, les grandes fondations napoléoniennes, qui vont marquer la France pour longtemps.

Quand on se penche ainsi sur la vie de cette époque, on y voit qu'elle fait transition entre un monde ancien, auquel elle tient encore par beaucoup d'aspects, et un monde nouveau qui est proche. Le Paris de Napoléon, par exemple, qui sur la rive droite finit aux Boulevards, est à peu près celui d'Henri IV. Dans des rues étroites, sales, avec le ruisseau bourbeux au milieu, les premiers trottoirs n'apparaissent qu'après 1800 : les émigrés, qui en ont vu à Londres, en ont rapporté l'idée. Et cette capitale, qui demeure relativement une petite ville, n'a pas encore drainé toute la vie française. On est à plus de vingt ans des premiers chemins de fer. Les voyages par route sont longs, coûteux, voire périlleux : il ne sort de Paris que deux ou trois cents voyageurs chaque jour. La France, à Bourges ou à Rennes, continue de vivre comme elle a vécu depuis deux ou trois cents ans.

Cependant, de grands changements sont prochains. Dans les ateliers, la machine va remplacer bientôt le travail à la main. Napoléon a prêté peu d'attention à l'expérience de Fulton, qui, le 12 août 1803, a descendu la Seine, à Paris, sur un bateau à vapeur. Mais qui donc alors pourrait prévoir les nouveautés que feront naître les travaux de ces hommes qui s'appellent Volta, Coulomb, Ampère, Gay-Lussac, Fourcroy, Berthollet ? L'Empereur, pourtant, les encourage et les protège, veut les connaître, suit leurs découvertes. Depuis les mathématiciens comme Arago jusqu'aux naturalistes comme Cuvier — sans oublier les médecins comme Bichat et Laënnec — il sait qu'une génération de grands savants est l'honneur de son règne. Et puis, il s'intéresse aux sciences. Il voudrait aussi protéger les lettres et les arts. Mais là il est moins heureux.

C'est que la littérature n'aime pas à être dirigée. Elle vit dans la liberté. Or, Napoléon voudrait faire naître les chefs-d'œuvre à son commandement. Un mot de lui en dit long : « On se plaint que nous n'avons pas de littérature, c'est la faute du ministre de l'Intérieur. » En fait, le plus grand écrivain du temps, Chateaubriand, est passé dans l'opposition. Et la littérature de l'époque où « ce siècle avait deux ans » végète dans le plus plat académisme. L'abbé Delille était alors le prince des poètes, et ses émules s'appelaient Ecouchard-Lebrun, Baour-Lormian, Népomucène Lemercier. Jamais on n'a fait de poésie plus mauvaise — de la prose où les vers se sont mis, selon le mot célèbre de Rivarol — et jamais on n'en a tant écrit. On ne baptise pas un enfant, on ne marie pas une fille, on ne distribue pas les prix dans le plus petit collège sans que les lyres résonnent à l'envi. On voit alors un proviseur de lycée chanter en un poème le numérotage des rues de Paris (qui était une nouveauté), un administrateur célébrer en vers « les principes de la jauge de l'octroi », un magistrat rimer le Code civil. La vogue de la poésie n'a d'égale que celle du roman, qui n'est pas moins médiocre. Il en paraît à certains moments jusqu'à quatre par jour. De 1799 à 1814, il en aurait été publié de quatre mille à cinq mille. Tout cela, devenu illisible, a fait battre les cœurs et tourné les têtes des milliers de lecteurs et de lectrices. (Il n'y avait décidément pas besoin du prix Goncourt pour encourager la littérature de basse qualité.) Il n'en reste pas moins que dans les années où Victor Hugo et Sainte-Beuve faisaient leurs premiers pas les lettres françaises, si l'on met à part Chateaubriand et Mme de Staël, ont traversé un de leurs périodes les plus basses.



DESSINS ET NOTES GRIFFONNÉS PAR GŒRING AU COURS DES AUDIENCES DU PROCÈS DE NUREMBERG. Phot. A. P.

Le théâtre ne vaut pas mieux, la musique pas davantage. Quant à la peinture, David y fait régner le goût de l'antique, cher à Napoléon. Rome et Sparte fournissent des modèles de grandeur et d'héroïsme. Mais, pour la revanche du génie, il faudra, là encore, attendre le romantisme et l'heure d'Eugène Delacroix.

Il est d'ailleurs remarquable que, même dans les domaines où l'autorité de Napoléon s'est exercée avec fruit, elle a préparé plus de choses qu'elle n'en a exécutées. Le règne a passé comme un éclair : quelque dix ans, si l'on enlève la période préparatoire et si l'on s'arrête à la fin de 1813. Mais que de choses mises en marche, dont les œuvres apparaîtront plus tard ! Les lycées, où le roulement du tambour scande l'apprentissage des vers latins, formeront les cadres de la France pendant cent ans. Le moralisme austère, qui passe pour être particulier à la Restauration, vient pour une part du redressement rigoureux que Napoléon a voulu imposer aux mœurs et à l'esprit public après la crise révolutionnaire. L'énorme rendement économique, pendant tout le siècle, a eu pour point de départ la remise au travail de la nation par un chef qui avait le culte du travail autant que celui de la grandeur. M. Louis Madelin écrit : « *Laboremus,* le mot que Colbert avait fait inscrire sur la porte de son bureau, est la devise que le Premier Consul a proposée, en l'an VIII, à la nation affaissée. Tous les citoyens doivent se courber sur la tâche tous les jours, à toutes les heures, chacun selon sa compétence et dans son domaine. » Le livre copieux de M. Madelin recense tous les départements où cette impulsion s'est exercée. Et il ne montre pas seulement ce que fut la France de 1810, mais tout ce qui est venu de Napoléon dans celle de 1825, de 1850 et même de 1900.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

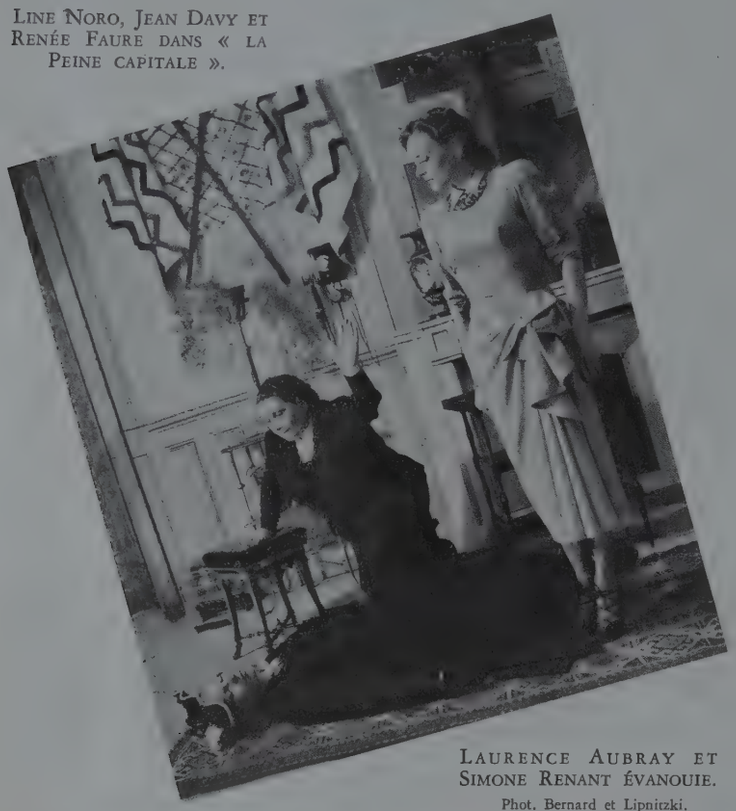
NOUS IRONS A VALPARAISO
LA PEINE CAPITALE

Il est instructif d'établir un parallèle entre les deux pièces nouvelles de MM. Marcel Achard et Claude-André Puget : *Nous irons à Valparaiso,* au théâtre de l'Athénée, et *la Peine capitale,* à la Salle Luxembourg de la Comédie-Française. Le premier a résolument écrit une pièce commerciale, faite pour attirer un public à la fois sentimental et frondeur, tout en se souvenant d'avoir été, entre les deux guerres, le charmant fantaisiste de *Jean de la lune.* Le second,

poussé par une honorable ambition, s'est attaqué à un grand drame romantique, de couleur shakespearienne, nourri de correspondances avec un passé tout récent, et dont les seules dimensions indiquent que, n'ayant pas ménagé sa peine, il visait haut et loin.

Les plus louables efforts, hélas ! ne sont pas toujours récompensés. M. Marcel Achard, ayant limité son dessein, l'a réalisé de façon à satisfaire des spectateurs pour qui l'art dramatique ne se conçoit que comme l'accompagnement d'une bonne digestion, saupoudrée de quelques mots d'esprit et d'une satire sans aigreur. M. Claude-André Puget, pensant se mesurer loyalement avec les grands ancêtres, n'a pas su établir un juste départ entre l'abondance et la prolixité, le flot lyrique et le développement oratoire, le muscle et la graisse. Il a eu le mérite d'entreprendre, mais il lui eût fallu, pour tenir la gageure, s'élever au-dessus de son talent. Où il postulait une admiration sans réticence, on ne peut lui accorder qu'une mélancolique sympathie.

LINE NORO, JEAN DAVY ET RENÉE FAURE DANS « LA PEINE CAPITALE ».



LAURENCE AUBRAY ET SIMONE RENANT ÉVANOUIE.
Phot. Bernard et Lipnitzki.

Nous irons à Valparaiso est une assez simple histoire d'amour. Deux frères (l'un, capitaine au long cours, l'autre, médecin) aimaient la même femme. C'est le premier qui l'a épousée. Elle est charmante, mais de caractère entier, et il la trompe. Lorsqu'elle apprend son infortune, de la bouche même de sa rivale, elle se jette du haut d'une falaise. On accuse le capitaine de l'avoir tuée, sa maîtresse étant sa complice, et deux actes sur trois ont pour théâtre le prétoire où se déroule leur procès. Rien de nouveau dans tout cela, on le voit, et Marcel Achard, qui le sait aussi bien que nous, a pensé renouveler ce que son thème avait de ressassé par le pittoresque des personnages et une charge discrète, mais pertinente, de l'appareil judiciaire. Ainsi paraissent à la barre une succession de témoins fort bien typés, les uns n'allant pas au delà de la caricature, comme le garçon d'hôtel ou le mauvais garçon, compagnons de cellule de l'accusé, les autres, tels le frère jaloux ou la mère de la prévenue, d'une psychologie plus fine qui rejoint l'humanité quotidienne. A cette vivante galerie, il y a lieu d'ajouter le président du tribunal, d'une débonnaireté bien réjouissante, l'intraitable magistrat du ministère public et le défenseur du tendre capitaine. Tout finit au mieux, par un acquittement qui ne ressuscitera pas la défunte et ne suffira peut-être pas à rendre aux amants la conscience tranquille ; mais un auteur dramatique n'a pas à s'inquiéter à leur sujet au delà de son troisième acte. Et, après tout, il n'est pas d'un si petit mérite de broder d'aussi plaisantes variations autour d'un assez banal fait divers.

Pierre Blanchar, dans le rôle du capitaine passionné, a montré un humour naturel, que ses rôles antérieurs ne lui avaient guère permis encore de manifester à loisir, et n'en a paru que plus humain aux moments pathétiques. La belle Simone Renant, à son côté, a témoigné, une fois de plus, que ses brillantes qualités de comédienne pouvaient s'exercer aussi bien dans l'émotion que dans le rire. Tous les autres rôles, de la sensible Laurence Aubray et de Jean d'Yd, parfait président de cour d'assises, à Jean Toulout, avocat romantique à souhait, sont tenus avec cette exactitude de ton et d'attitudes qui marque la sûreté de l'acteur autant que du metteur en scène.

Je signalerai, en passant, que dans la réalité, les accusés, à l'audience, sont toujours séparés par un gendarme, ce qui rendrait impossibles les discussions et effusions des héros de la pièce, mais cette entorse à la vérité est si utile à l'auteur qu'on aurait mauvaise grâce à lui en tenir grief. Le voilà en chemin de rajeunir avec esprit le mélodrame qui charma nos grand'mères, et il obtiendra, très légitimement, le genre de succès qu'il a cherché.

Je ne suis pas sûr que le succès, plus difficile, souhaité par M. Claude-André Puget pour *la Peine capitale* lui soit pareillement accordé. Les longueurs sont trop sensibles dans cette ample construction dramatique, qui dure près de quatre heures. Son caractère symbolique nous touche peu. En dépit de certaines beautés formelles, le dialogue n'échappe pas suffisamment à une grandiloquence qui sonne creux. On s'étonne que l'auteur de pièces aussi habilement filées que *les Jours heureux* ou le ravissant *Grand Poucet* se perde, comme au languissant premier acte, dans des développements de pure rhétorique.

L'histoire se passe au XV^e^ siècle, dans la ville italienne de Montemagno, assiégée par les Milanais en l'absence de son duc, Lionel,

qui bataille au loin. Les assiégeants ont coupé les aqueducs qui desservent la cité. Les habitants de Montemagno meurent de faim, de soif, et aussi de la peste, qu'ils appellent « le mal noir ». Le demi-frère du duc, le beau Lorenzo, est l'âme de la résistance. Lionel survient, met les Milanais en déroute. La ville est délivrée, mais le siège trop long a pourri les âmes. Lionel se demande s'il n'est pas responsable de cette poussée d'immoralité. Il a, en effet, déclaré la guerre sans être convaincu de son bien-fondé. Pour se punir, il se coupe le poignet gauche. Mais cet héroïsme digne de l'antique n'arrange rien. Lionel a toujours été exemplaire. Il n'a jamais connu de femme depuis que son propre père lui ravit celle qu'il aimait et qui mourut peu après avoir donné naissance à Lorenzo. Or, Lorenzo aime Lucrèce, ancienne novice que l'Eglise délie de ses vœux afin qu'elle puisse épouser le jeune prince. Lionel, pour qui Lorenzo est ce qu'il a de plus cher, favorise le mariage. Et voici qu'il envie secrètement ce frère bien-aimé. Après une conversation avec sa mère, la retorse Madonna Bianca, il comprend que le monde n'est que bassesse et dérision. Il envoie Lorenzo en mission lointaine le soir même de ses noces, il séduit Lucrèce. Il est soudainement devenu aussi cruel et infâme que les autres. Quand Lorenzo revient, il le poignarde pour n'avoir pas à lui avouer son crime; il s'empoisonne lui-même, et l'on se demande pourquoi Lucrèce ne se donne pas la mort à son tour.

Je n'irai pas jusqu'à dire que *la Peine capitale* ne s'élève pas au-dessus du pastiche. Mais il est certain que, tel qu'il nous est présenté, le caractère de Lionel ne nous paraît même pas doué de la vraisemblance relative des personnages de tragédie. Il n'est pas moins sûr que l'action, diffluente, encombrée de personnages épisodiques, ne parvient pas à rassembler ses éléments hétérogènes autour du conflit central. Il y a de bons morceaux dans cette pièce, où l'auteur, croyant mettre tous les atouts dans son jeu, a, au contraire, éparpillé ses chances : les pathétiques dialogues de Lionel avec sa mère, puis avec Lucrèce, au troisième acte. Il y a aussi des moments qui, sans l'extraordinaire virtuosité de Jean Davy, appelleraient « l'emboîtage », je veux parler de ces monologues qui n'ont de shakespearien que l'apparence, la velléité. J'écris cela dans un sentiment de profonde sympathie pour Claude-André Puget, dont le plus grand tort a été de croire qu'il suffisait d'oser pour réussir.

La Peine capitale a d'ailleurs été montée avec un soin, une minutie dans le détail qu'on aurait voulu voir au service d'une cause moins hasardeuse. Non seulement Jean Davy a trouvé, dans le rôle exténuant de Lionel, l'occasion de manifester toute l'étendue d'un talent parvenu à la maîtrise, mais Mlle Renée Faure a fait, dans celui de Lucrèce, une rentrée véritablement éblouissante. La force et la grâce, la variété de son registre, la beauté de ses attitudes ont été, durant toute la représentation, un constant sujet d'admiration. Mme Line Noro, Mlle Lise Topart, qui, dans un rôle de petite fille équivoque, justifie les promesses de ses débuts, MM. Debucourt, Julien Bertheau et les autres se sont signalés dans leurs emplois respectifs avec autant de conscience que de bonheur. Les décors de Louis Sue, les costumes de Marcel Escoffier sont également dignes de louanges. Tant d'efforts — et je n'excepte pas celui de l'auteur — eussent mérité un meilleur salaire.

LA MUSIQUE

par ROBERT KEMP

LES MALHEURS DE SOPHIE

Que font donc les jeunes gosiers, ces anches de chair, fragiles, un peu mystérieuses, dont les caisses de résonance modifient si délicatement les timbres, nasales et palatales ?... Ils chantent des musiques qu'on a chantées mille fois avant eux. Ils n'ont pas l'émoi, l'anxiété, la fierté d'émettre les premiers des courbes mélodiques qui atteignent, dans leur fraîche nouveauté, les oreilles et les cœurs, car l'art lyrique a été brusquement stérilisé. La joie de « créer » n'est plus que pour les orteils des ballerines et les tendons des danseurs. Parlons donc d'un ballet jeune; il n'y a plus de jeunes opéras...

L'Académie nationale de danse vient de monter *les Malheurs de Sophie,* inspirés d'un de ces petits livres rouge et or de la comtesse de Ségur qui charmèrent, par leur esprit, leur naturel, leur gentillesse, les enfants du XIXe siècle, et qu'on n'a point remplacés. Elle possédait, la bonne comtesse, grand'mère Gigogne, en qui les disciples de Freud ont découvert — les monstres !... — je ne sais quelles tendances sadiques, le don d'amuser sans abêtir... Je ne me souviens pas d'avoir été ensorcelé par *les Malheurs de Sophie.* Mais les *Mémoires d'un âne, les Deux Nigauds, François le Bossu, la Sœur de Gribouille, l'Auberge de l'ange gardien, le Général Dourakine, la Fortune de Gaspard* ont enchanté mon innocence... De quel « préjugé favorable » bénéficia le ballet, en trois tableaux, de M. Georges Fells, musique de M. Jean Françaix ! Je suis, pourtant, resté froid.

M. Jean Françaix est un musicien adroit, vivace, léger. Un joli babilleur. Il se rapproche un peu de Poulenc; mais il est moins original. Il compose de notes des cages à oiseaux, pleines de pépiements. Il aime faire, comme les vieux clavecinistes, croiser des chapelets de doubles croches argentines. Sa musique rappelle aussi ces bijoux de filigrane qu'on vend sur le Ponte-Vecchio, à Florence. J'ai l'impression que si l'on pressait un peu fort les cahiers écrits par lui il resterait entre les doigts une fine poussière brillante. Peut-être pense-t-il rivaliser avec le Bach des inventions ou avec Couperin, Scarlatti... Mais il en est loin. Eux, c'étaient des poètes. M. Jean Françaix est un jongleur. Ses sonorités sont charmantes. Les boîtes à musique, dont le cylindre à piquants ébranle un peigne d'acier, n'ont pas plus de légèreté ni de limpidité. Qu'en demeure-t-il ? Presque rien. Il n'invente point de rythmes mordants; ses thèmes ne nous envoûtent pas. A ses débuts, on l'accueillait avec faveur. On attendait, en jouissant de sa virtuosité, qu'il devînt plus solide, plus mâle. Qu'il rêvât enfin ; qu'il eût du cœur... Mais non. Son adolescence se prolonge. Son bavardage enfantin ne s'assombrira jamais. Il a bien fait de s'inspirer de la Bibliothèque rose... Mais cette harmonie préétablie entre la chère comtesse et lui m'inquiète... Sa musique est-elle condamnée à n'être jamais que de la méthode Carpentier supérieure, du Czerny et du Clementi 1940 ?

La petite Sophie joue à la poupée. La danseuse miniature chargée du rôle de la poupée est une merveille de drôlerie... Jambes raides, coudes soudés, quand on lui enlève sa perruque et qu'elle montre l'œuf rose de son crâne, les spectatrices sont bouleversées... Sophie, que pousse son étrange démon — le sadisme ségurien ! — la met en morceaux. On organise le convoi de ses restes; marche funèbre. Sophie fait un rêve. Son ange gardien — comme si la gourmandise était un péché ! Le cathéchisme le dit; mais... — l'empêche de toucher aux boîtes géantes de fruits confits... Troisième tableau, le meilleur : Sophie donne à goûter à ses petits amis. Tous ces Ségur, ces de Pitray à qui la grand'maman,

UNE DES FIGURES DES « MALHEURS DE SOPHIE », A L'OPÉRA.

née Rostopchine, dédiait ses histoirse. Il y a là M. Bari, un jeune danseur admirable dans ses « élévations » et ses vrilles. Sophie leur offre du thé dont l'eau a été lappée par le chien, personnage sympathique, et qu'elle sucre de bâtons de craie. Scandale, colère des enfants et des parents. Apaisement...

Je suis sûr que Bizet, que Moussorgski, que le tendre père qui dédia à « Mademoiselle Chouchou » le *Children's Corner* eussent écrit, pour ces « petits riens », de petits riens musicaux délicieux. M. Jean Françaix, devant son clavier, a croisé des fils de notes.

Justement, la jeune danseuse chargée du rôle de Sophie s'appelle Clavier. Elle est mutine, légère. Et j'ai aimé les décors de Mme Valentine Hugo — plus que ceux de *Pelléas,* dont je frémis encore...

A côté de la musique de M. Françaix, celle des *Mirages,* de M. Sauguet, a paru opulente, musclée, débordante d'imagination. La péroraison en est même fort belle ; le jour s'y lève ; sur une lande au bord de la mer; et la musique crie la supériorité de la lumière et de la réalité sur les rêveries maladives de la nuit. L'art de Mlle Chauviré, la plastique de Mlle Bardin, la mobilité expressive de M. Michel Renault servent à merveille une partition dynamique.

Seulement, que voulez-vous, les sonorités, les thèmes serpentins, enlaçants, obsédants de *la Péri* de Dukas survolent tout le spectacle. Merveilleuse musique, aussi riche de couleur que d'expression... Qu'il est dommage que la chorégraphie en soit froide, linéaire, et d'une volupté appliquée !... M. Bozzoni y prodigue de mâles ardeurs. Mlle Bourgeois est une géométrie qui se déplace.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

LE FIL DU RASOIR
DEUX FILMS DE SACHA GUITRY

Au début de 1947, *le Fil du rasoir* a eu beaucoup de succès à New York et a figuré parmi les compétiteurs sérieux pour « l'Oscar ». Je crains qu'il soit moins apprécié en Europe. Le roman de Somerset Maugham n'est pas un de ses meilleurs, si c'est le plus récent. L'auteur y développe cette philosophie à base de bouddhisme qui fait de nombreux adeptes dans les milieux intellectuels de Californie, et dont Aldous Huxley est une autre victime. Vue d'ici, elle nous paraît d'une incroyable puérilité et bonne, tout au plus, à servir de refuge moral pour ceux qui avaient déjà trouvé dans les studios d'Hollywood un refuge matériel contre les convulsions qui déchiraient l'Europe.

Quoi qu'il en soit du thème, celui-ci a été traduit en images par Edmund Goulding, avec une inégalité qui ne nous étonne pas venant du metteur en scène auquel on doit d'aussi beaux films que *Victoire sur la nuit* et *Nous ne sommes pas seuls*, d'aussi honnêtes que la seconde version de *Voyage sans retour* et d'aussi mauvais que la seconde *Tessa*. Ici, le meilleur et le pire se mêlent, avec une forte prédominance du second.

Dans une production qui a coûté des millions de dollars, on n'a pas eu peur de planter, au bout d'une cour qui se trouve aux Indes, une découverte de toile peinte représentant l'Himalaya. On s'attend à ce qu'un personnage dise tout à coup : « Et si vous voulez aller au mont Everest, c'est au fond du couloir, deuxième porte à gauche. »

En revanche, la scène où Anne Baxter apprend la mort de son mari et de sa fille est de premier ordre, de même que celle où Somerset Maugham lui-même fait la morale à Gene Tierney (c'est d'ailleurs amusant de voir l'écrivain incarné par Herbert Marshall, et son intervention personnelle en commentaire des images a parfois plus d'accent que celles-ci). Le jeu de Gene Tierney est plein d'intelligence et de charme dans le rôle de la jolie égoïste, un personnage familier à Somerset Maugham, et Clifton Webb est de premier ordre en snob. Au contraire, la présence de Tyrone Power, en idéaliste tourmenté, constitue une colossale erreur de distribution. En le voyant, il est impossible de croire un seul instant que son personnage se soit jamais posé un problème intellectuel beaucoup plus sérieux que le choix d'une cravate assortie à ses chaussettes.

TYRONE POWER, GENE TIERNEY SONT LES DEUX INTELLECTUELS DÉSABUSÉS DES HÉROS DU « FIL DU RASOIR », TIRÉ DU ROMAN DE SOMERSET MAUGHAM.

En vertu des lois mystérieuses de l'épuration, les livres de Sacha Guitry réapparaissent aux vitrines des libraires, lui-même au théâtre Edouard-VII et ses films dans les cinémas. Ce qui m'a permis d'aller voir les deux derniers qu'il a réalisés pendant l'occupation.

J'ai sur Sacha Guitry une opinion qui est tellement différente de celle qui a cours que je crois utile de commencer par l'énoncer. Je trouve que c'est un auteur dramatique de troisième ordre, un comédien médiocre, mais doué d'une présence étonnante, un très mauvais metteur en scène et un des plus grands scénaristes, je ne dirai pas de France, mais du monde entier. A cet égard, *Désirée Clary* se place comme une réussite à côté du *Roman d'un tricheur* et des *Perles de la couronne*. Il est d'ailleurs très instructif de comparer le film au *Diable boiteux*, la dernière pièce. Ce sont tous les deux des images d'Epinal et des ébats de marionnettes jetés, avec négligence, en marge d'une même période de l'histoire ; mais, autant le film est plein de cocasserie, d'imprévu, de désinvolture et d'imagination, autant la pièce est gauche, lourde, ennuyeuse.

On n'a pas attaché, à mon sens, assez d'importance au procédé de narration qu'a véritablement inventé Sacha Guitry et qui consiste à accompagner les images muettes d'un commentaire indépendant ou, plus exactement, à illustrer d'images muettes un récit préexistant. Non seulement ce procédé n'a pas trouvé d'imitateur (car les confessions à voix haute ou intérieure d'*Assurance sur la mort* ou de *Brève Rencontre* sont tout autre chose), mais, alors qu'on aurait cru qu'il faciliterait l'exploitation à l'étranger, puisqu'il suffirait de traduire les paroles sans se préoccuper du synchronisme, il n'en a rien été. Au contraire, en dehors de la France, les films de Sacha Guitry n'ont guère eu de succès.

La raison de ce double phénomène est simple ; l'intérêt de ce procédé tient tout entier dans l'affirmation d'une personnalité : celle de Sacha Guitry. C'est parce que la voix nasillarde et autoritaire du commentateur, l'esprit superficiel de ses répliques et la gesticulation théâtrale de ses interprètes mal photographiés font partie intégrante de ce curieux personnage que ses films s'imposent à nous avec l'unité indiscutable d'un être vivant. Le meilleur et le pire s'y trouvent côte à côte en des proportions inégales, selon que le sujet a plus ou moins inspiré l'auteur ; mais les uns comme les autres sont nécessaires à notre plaisir. Le cinéma est presque exclusivement un travail d'équipe, et, pour de multiples raisons, il ne saurait en être autrement. Aussi c'est un miracle si, à l'écran, Sacha Guitry réussit à donner ce spectacle exceptionnel : l'affirmation d'un individu jusque dans ses tares et dans ses ridicules.

A ce dernier égard, *Donne-moi tes yeux* nous comble. Jamais un auteur n'a livré ses faiblesses avec moins d'arrière-pensées. Le prologue à lui seul est un document. A l'occasion d'une exposition de peinture qui eut réellement lieu en 1943, Sacha Guitry développe avec complaisance ce thème : « Qu'importe une défaite nationale, si les artistes (sous-entendu : moi-même) continuent à produire des chefs-d'œuvre. »

Le comble, c'est que l'anecdote sentimentale illustre à son tour cet égoïsme invraisemblable. Elle nous montre, en effet, un grand sculpteur, cette fois-ci, se faisant aimer d'une toute jeune fille qui a à peine une quarantaine d'années de moins que lui, bien qu'il soit aveugle par surcroît. Ainsi le tableau est complet : le vieillard, qui s'accommode fort bien des malheurs de sa patrie, exige en plus l'amour d'une femme tout en se sachant incapable de la satisfaire. Avouons que la cécité, physique ou intellectuelle, caractérise à merveille le comportement de Sacha Guitry depuis quelques années.

PETITES CHRONIQUES

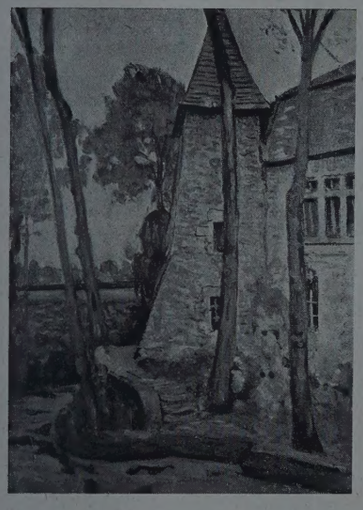
LOUIS DE VOGÜÉ

Le marquis Louis de Vogüé, président de la Compagnie universelle du canal de Suez, vient de disparaître à l'âge de quatre-vingts ans. Louis de Vogüé, membre de l'académie d'agriculture, était un spécialiste des questions rurales ainsi que des problèmes d'organisation du travail et de mutualité.

Mais son activité débordait le domaine national. Il prit une part active aux travaux du Bureau international du travail de Genève et de l'Institut international d'agriculture de Rome. Et il avait été récemment appelé à siéger au conseil d'administration de la Banque des règlements internationaux.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Après dix ans d'absence, voilà enfin Lucien Mainssieux retrouvé ! Nous ne pouvons que nous en réjouir, non que l'on puisse oublier Mainssieux ! L'artiste et l'homme — mais ne font-ils pas qu'un ? — ne peuvent être de ceux qui disparaissent.



L. MAINSSIEUX. — LE CHATEAU DE BONNU.

Mais nous sommes enfin heureux de pouvoir admirer de la bonne peinture. La Galerie André-Maurice expose des toiles de Mainssieux antérieures à la guerre. C'est un ensemble important dans lequel on peut juger du talent incomparable — et divers — de l'artiste.

Mainssieux est un peintre de haute culture, et sa peinture s'en ressent. Son art est sincère et direct, sa touche, intelligente et non prétentieuse, ses couleurs, toujours harmonieuses. Il compose, construit, dessine son sujet, pose des couleurs aux tons rares, toujours soigneusement étudiées, possède le sens exact des valeurs et enveloppe les choses dans une atmosphère d'une luminosité exceptionnelle. Sa facture est large et sa touche, très libre ; comme Cézanne, il revient sans cesse sur une toile, ne la jugeant jamais complètement au point. Aussi crée-t-il des œuvres durables — un art de musée — et le mot chef-d'œuvre n'est pas excessif devant certaines de ses compositions. Il est surtout célèbre par ses toiles d'Afrique du Nord, ayant admirablement compris les paysages et la lumière colorée de l'Algérie comme les types mauresques. Mais il a vécu aussi longtemps dans la Creuse, notamment à Bonnu, à Gargilesse et à Crozant. Enfin, originaire de Voiron (Isère), il a peint de nombreux sites alpestres. Mainssieux est un maître, et un grand, et son art a quelque chose d'universel qui le place très haut parmi nos contemporains.

M. S.

Le livre que vous devez avoir lu si vous vous intéressez à...

LA PHILOSOPHIE :

Emile Brehier, *Science et Humanisme* (Albin Michel, 62 pages). De la pensée antique à l'existentialisme, c'est l'évocation — dans le temps et dans l'espace — des rapports et des conflits entre l'humanisme et la science. On n'a jamais autant parlé qu'aujourd'hui d'une crise de la civilisation ; l'auteur est amené à poser cette question : une renaissance de l'humanisme est-elle possible ?

Oui, dit-il, si l'on regarde l'humanisme comme un esprit, un style de vie — et c'est une affaire d'éducation renouvelée à chaque génération. « C'est ce qui reste d'humanisme dans notre éducation privée ou publique qui fait la force morale de notre pays. » Il est ridicule de prétendre qu'il ne convient pas aux démocraties ; la vraie démocratie n'est pas niveleuse : elle proportionne les études aux capacités.

Julian Huxley, A. C. Haddon et A. M. Carr-Saunders, *Nous, Européens*, traduction Jules Castier (Editions de Minuit, 334 pages).

Ce livre s'ouvre par une suite de photographies de types européens, dont les auteurs nous invitent à deviner la nationalité. Ils posent ainsi le problème des races, un de ceux sur lesquels la pseudo-science et les préjugés nationaux ou politiques ont jeté le plus d'obscurité. Il est superflu de rappeler les aberrations et les crimes que cette notion de race, mise au service d'un impérialisme politique, a engendrés ; notre génération n'en sait que trop là-dessus.

Les auteurs arrivent à cette conclusion que le concept de race se trouve n'avoir aucun sens précis ni définissable, et que nulle classification ne réussit à l'enserrer. C'est une idée naïve et périmée que de croire qu'une race est un groupement d'hommes descendant d'un unique couple originel, ou que la langue est un critère de la race, sans parler de la confusion courante entre race et nation. Biologiquement, il n'y a pas plus de race celtique que de race aryenne ou juive. « Le racisme est un mythe dangereux, un essai de justification du nationalisme. »

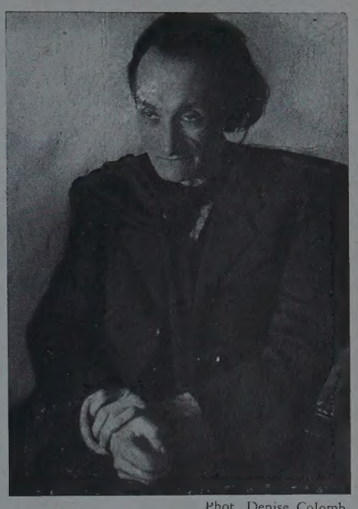
LA POLITIQUE ACTUELLE :

Chambre des représentants. Commission sur les menées antiaméricaines. *Kravchenko dépose*, traduction du texte officiel par G. Vinatrel (Vent du Large, 78 pages). L'auteur de *J'ai choisi la liberté* a été interrogé le 22 juillet dernier, à Washington, par la commission d'enquête sur les propagandes subversives. Il a rappelé son rôle en Union soviétique et les raisons qui l'ont amené à rompre avec Moscou, analysant à cette occasion l'organisation et les buts du communisme selon le jugement qu'on lui connaît.

— Qu'adviendrait-il si Staline mourait ? lui a demandé un enquêteur.

— Les rôles seraient redistribués, a-t-il répondu ; peut-être changera-t-on le décor ; la pièce n'en continuera pas moins. La création d'un nouveau Politbureau fidèle à la doctrine communiste en serait le seul résultat.

ALBERT MOUSSET.



Phot. Denise Colomb.

ANTONIN ARTAUD

Le poète Antonin Artaud, qui avait remporté dernièrement le prix Sainte-Beuve pour un ouvrage sur *Van Gogh ou le suicide de la société*, qui provoqua un véritable scandale, vient de mourir à l'asile d'Ivry.

Des controverses passionnées s'étaient élevées dans les milieux intéressés au sujet du style de l'auteur, qui utilisait en les outrant les procédés du surréalisme, donnant aux mots pris en eux-mêmes un sens particulier, en dehors de tout lien logique.

Artaud avait pris Van Gogh comme l'exemple le plus typique du génie méconnu rejeté par une société conformiste et, en défendant son héros, plaidait en même temps sa propre cause.

COURRIER MUSICAL

Les Récitals. — Charlie Lilamand, Monique Haas, Hugo Balzo : trois récitals de piano qui, sur des plans différents, montrent la valeur de l'école française du clavier. Car Hugo Balzo, virtuose uruguayen disciple de Philipp et de Robert Casadesus, c'est encore la technique et le style français, dont je présume que ses élèves d'Amérique latine absorbent, grâce à lui, la meilleure substance. Il trouve, dans la musique moderne, le territoire le plus favorable à l'épanouissement de ses brillantes qualités : l'acrobatique *Toccata*, de Khachaturian, par exemple, ou les préludes de Kabalewsky.

C'est tout un art que de composer un programme, et Charlie Lilamand donnerait plus large, plus noble expansion à son beau tempérament romantique dans une grande œuvre de Schumann que dans la sonate de Liszt — j'avoue, pour ma part, m'être détachée de cette grandiloquence, de ces longs discours alourdis de redites.

La science d'un programme, Monique Haas la possède pleinement qui a divisé le sien en quatre actes divers : Bach, Beethoven, Debussy, Hindemith, choisissant, pour ces deux derniers, des morceaux rarement joués ou mal connus. Les études de Debussy — sa dernière œuvre pour le piano — traitent — avec quelle poésie, quelle merveilleuse invention pianistique ! — de problèmes du clavier sur lesquels se penchèrent M. Czerny (ceci, Debussy nous en prévient), ou M. Haanon (cela, il nous le laisse malicieusement deviner), et que Monique Haas résout avec une autorité, une grâce et une légèreté incomparables. La troisième sonate d'Hindemith, pièce de concert aux vastes proportions « d'une rigueur, d'une concision toute classique », pose de bien autres problèmes techniques, mais aucune difficulté d'écriture et d'interprétation ne résiste à la précision, la vigueur, l'intelligence musicales de cette belle artiste. Elle fait de la musique comme on respire, trouve, sans paraître chercher, les sonorités les plus rares. Certes, Monique Haas, à l'enthousiasme unanime d'un auditoire particulièrement exigeant — il y avait là beaucoup de spécialistes — peut puiser la certitude d'avoir atteint la perfection.

L. MAURICE-AMOUR.

SCENES DE LA VIE DES BÊTES
Collection dirigée par Elian-J. FINBERT

JEAN PROAL

AU PAYS DU CHAMOIS

Un vol. in-16°, 16 h.-t. 200 FR. — PASSION de la montagne

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, rue Huyghens, Paris-XIV°

LE QUATORZIÈME NUMÉRO DE
France ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
PARAITRA LE 15 AVRIL

Sommaire :

La dernière partie de
SAVROLA
Roman inédit de
WINSTON CHURCHILL
traduit de l'anglais par Judith PALEY

LA PEINE CAPITALE
Drame en trois actes et quatre tableaux
de Claude-André PUGET

GALERIE
"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

LE BRIDGE (N° 45) *(Suite.)*

BIBLIOGRAPHIE

Marcel Arnoux : *Bridge, notre système*, 198 pages. Éditeur : Marcel Leconte. Voici quelques caractéristiques du système préconisé par l'auteur :

L'as compte pour 3 points, le roi pour 2 points, la dame pour 1 point, le valet pour la moitié d'un point.

On majore deux honneurs qui se suivent de la moitié de la valeur de l'honneur inférieur. Quand 3 honneurs se suivent, on majore de la moitié de la valeur de l'honneur supérieur.

Par exemple : ♣ A. R. valent 6 points ; ♣ A R D valent 7 points et demi. Le minimum d'une couleur déclarable est A D x x, ou 4 cartes dont 3 honneurs ; ou 5 cartes commandées par R ou D V ; ou 6 cartes quelconques. L'ouverture d'un ♣ indique l'absence de couleur déclarable et un minimum de points, par exemple ♠ A 7 3 ♡ R 8 3 2 ◇ R 7 2 ♣ A 9 2.

Pour les demandes de chelem, l'auteur préconise « le deux fort », le 4-5 S.-A. Culbertson et ses interrogatives, et rejette le 2 ♣ et le 4 S.-A. Blackwood.

Cela fait donc un système de plus en France. Faut-il le déplorer ou s'en réjouir? Il est certain que la multiplication des systèmes et des conventions tend à créer la confusion et à transformer la table de bridge en une tour de Babel où chacun finira par parler une langue différente. La Fédération française du bridge cherche à freiner ce danger, non sans raison. D'autre part, il ne saurait être question de rejeter une convention simplement parce qu'elle est nouvelle et dérange les habitudes acquises. Ce serait la mort du progrès. La libre expression des idées est un droit imprescriptible de l'esprit de recherche.

Les innovations de l'auteur sont-elles heureuses ?

On se méfiera de son exposé du 4-5 S.-A. Culbertson et des interrogatives, qui n'est pas toujours orthodoxe.

Nous nous demandons pourquoi l'auteur, par exemple, décrète que le signal d'arrêt, sur 4 S.-A., se fait en disant 5 trics à « la couleur stabilisée » (page 134).

La règle classique, qui veut que le signal d'arrêt se fasse en disant 5 trics à la moins chère des couleurs déclarées, est aussi claire que logique, car elle laisse le choix de la couleur d'atout, où se joueront les 5 trics, à celui qui a dit 4 S.-A., et ce dernier doit forcément connaître une bonne couleur d'atout puisqu'il a fait un essai de chelem.

Que signifie d'ailleurs « couleur stabilisée » ? Page 31, l'auteur nous dit : « Une couleur est dite stabilisée lorsque non seulement elle doit être jouée par la suite d'après les demandes, mais également lorsqu'elle représente une certitude à peu près absolue de réaliser la manche. »

C'est bien obscur pour un domaine d'enchères artificielles, où la moindre erreur d'interprétation peut mener au désastre. Comment se fera le signal d'arrêt, si deux ou trois couleurs ont été déclarées et aucune soutenue ?

Pages 10 et 11, l'auteur déclare que « Culbertson fixe son minimum d'ouverture à la couleur d'une manière trop faible. — En effet, V x x x sont, à son sens, suffisants avec trois levées d'honneur à côté comme minimum déclarable à une couleur. »

Jamais Culbertson n'a rien dit de tel.

Le minimum d'une couleur déclarable est D V 3 2, V 5 4 3 2 *(Gold Book*, 1937, page 96). Le minimum d'une couleur régulièrement déclarable est D V 3 2, D 5 4 3 2, V 10 4 3 2 *(Gold Book*, 1941, page 96 ; *Gold Book*, 1945, page 90).

Dans le *Gold Book*, 1941 et 1945, Culbertson a introduit les couleurs *conditionnellement* déclarables, dont le minimum est D 4 3 2, 6 5 4 3 2. Mais de telles couleurs ne sont qu'exceptionnellement déclarables, quand la main remplit certaines conditions. Par exemple, on ouvrira d'un ♠ avec ♠ 6 5 4 3 2 ♡ A R 6 ◇ A R 6 ♣ 5 4. C'est, en quelque sorte, un cas de force majeure.

Il n'est jamais question d'ouvrir avec V x x x.

Je ne voudrais pas que ces quelques remarques laissent une impression fâcheuse aux lecteurs et les détournent d'un ouvrage qui mérite d'être lu.

Le compte de points de M. Arnoux est digne d'intérêt.

Reprenant une méthode d'évaluation que j'ai exposée jadis dans *le Temps* (trois articles intitulés : « Calcul mental »), l'auteur se dit que si l'As fait une levée, le Roi en fait deux tiers en moyenne. En effet, si Sud a ◇ R 2, par exemple, le Roi se fera deux fois sur trois (si l'As de ◇ est chez Nord ou Est), et ne se fera pas une fois sur trois (si l'As de ◇ est chez Ouest). Le rapport 3 points pour l'As et deux points pour le Roi est donc juste, si l'on ne tient pas compte de certains accidents qui tendraient à le fausser, et parmi lesquels il faut compter le danger que Ouest ou Est coupe le deuxième tour de ◇, l'obligation d'une rentrée chez Nord pour que Nord joue un petit ◇ vers le Roi, etc.

Mais le même raisonnement devrait conduire à une valeur de 5 points Arnoux pour ◇ A D, puisque cette combinaison fera en moyenne une levée et deux tiers. Pourquoi l'auteur ne la compte-t-il que pour 4 points ? Il n'y a pas de raison de diminuer A D si l'on ne diminue pas R x. Et si l'on veut diminuer A D, pourquoi cette diminution est-elle d'un point ?

Nulle part l'auteur ne donne un semblant de démonstration à cette diminution, et force nous est bien alors de conclure que sa valeur numérique est arbitraire.

Page 13, l'auteur écrit, dans sa critique de la méthode Albarran :

« ...L'estimation en points, grâce à sa simplicité, à sa rapidité et à son vaste champ d'action, est plus facile que l'estimation en levées d'honneur, cette dernière étant, cependant, théoriquement plus juste. Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir adopté le système Albarran ? »

Et l'auteur en donne six raisons :

1) L'évaluation des points selon Albarran n'est pas en rapport avec la valeur des cartes.

2) *Le minimum déclarable* (honneur et longueur à une couleur et non pas points) n'est pas fixé pour la déclaration à une couleur et est trop laissé au bon vouloir du joueur.

3) Aucune distinction n'est faite entre les levées d'honneur et celles de jeu.

4) Il ne fait aucune différence entre les couleurs de quatre cartes et celles de cinq cartes (M. Arnoux se trompe).

5) Aucune considération sur les séquences.

6) La méthode Albarran n'est, enfin, pas assez scientifique.

André Chéron.

PHILATÉLIE

L'ACTUALITÉ FRANÇAISE

La série du Centenaire de la Révolution de 1848 n'a pu être mise en circulation au mois de février. Le 21 février, une valeur courante, le 2 fr. 50 marron *Cérès*, et deux valeurs spéciales, le 5 fr. « Résistance » et le 2 + 3 fr. « Alfred Fournier », ont été retirées de la vente.

L'office des émissions de *Monaco* communique que les inscriptions au service d'abonnement-achat seront suspendues pour l'année 1948 à partir du 1er avril.

Les nouvelles séries de la *Nouvelle-Calédonie* et des *Etablissements français de l'Océanie* ont été mises en vente à Paris le 1er mars. En voici la description sommaire.

Nouvelle-Calédonie. *Poste.* 10, 30, 40 c., deux oiseaux « cagous » ; 50, 60, 80 c. ; sanatorium ; 1, 1 fr. 20, 1 fr. 50, îlot « Porc-Epic » ; 2, 2 fr. 40, 3, 4 fr., usine ; 5, 6, 10 fr., rochers dits « tours Notre-Dame » ; 15, 20 et 25 fr., hutte de chef indigène. *Poste aérienne.* Avions divers survolant la baie de Saint-Vincent (50 fr.), un paysage maritime (100 fr.), la ville de Nouméa (200 fr.). Dessins de Douy, impression en héliogravure de l'Hélio-Vaugirard.

Océanie. *Poste.* Les valeurs sont réparties de la même façon entre six types : côte à Mooréa ; pêcheur indigène ; cabane au bord de la mer ; femme indigène de profil ; paysage insulaire ; femmes indigènes. *Poste aérienne.* Trois types : oiseau-frégate et vue de Mooréa (50 fr.) ; vue de Mooréa (100 fr.), frégate au-dessus de Maupiti (200 fr.). Gravure en taille-douce de l'Atelier du timbre.

J. Bellay.

RUBRIQUE IMMOBILIERE

Et. Me **MALLET**, Not. au Kremlin-Bicêtre.
PROPRIÉTÉ à **CHEVILLY-LARUE**, 15, rue de la Liberté.
Contenance 3.991 m². Adj. **23 mars**, 15 h.
Mise à prix : 100.000 frs. S'ad. Me **MALLET.**

Et. Me **MALLET**, Not. au Kremlin-Bicêtre.
DEUX MAISONS à **Aubervilliers**, 100 et 102, rue du Vivier (angle rue de Presles). Adj. **23 mars**, 15 h.
M. à p. : 100.000 frs pr le tout. S'ad. Me **MALLET.**

DOMAINE près AVIGNON, 32 HECT.
Terres 1er ordre, tout irrigable.
MAISON MAITRES indép., conf. mod., beaux ombrages — **FERME** et dép.
CAB. PONS, ISLE-S-SORGUE — Tél. 185.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

ADJUDICATION, 21 avr. 1948, 10 h. à **CONDOM** (Gers) au Tribunal civil, par le ministère de Me **ARDILOUZE**, avoué, **en 3 LOTS :**
TRÈS IMPORTANT FONDS DE COMMERCE à EAUZE (Gers)
de NEGOCIANT et DISTILLATEUR en
EAUX-DE-VIE d'ARMAGNAC,
précédemment exploité à **CASTELNEAU-d'AUZAN (Gers)** par la **Société Française des GRANDS ARMAGNACS.** Éléments incorporels, matériel et marchand. **Droit au bail de divers IMMEUBLES. Mise à Prix des 3 lots : 500.000 frs. - 500.000 frs - 18.000.000 frs.** — Pour plus amples renseignements, s'adresser à **DIRECTION DES DOMAINES à AGEN**, à M. l'**INSPECTEUR PRINCIPAL des DOMAINES** à **AUCH**, et Me **ARDILOUZE**, avoué poursuiv., à **CONDOM. REMARQUE IMPORTANTE : agrément préalable par le DIRECTEUR DES SERVICES AGRICOLES, BUREAU NATIONAL DE L'ARMAGNAC, avant le 12 avril 1948.** (Boîte postale n° 8 à EAUZE, Gers.)

CONFISCATION DE PROFITS ILLICITES "SÉQUESTRE GRATICOLA"
VENTE par ADJUDICATION, le jeudi 15 AVRIL 1948, à 14 heures
au Palais de Justice du Tribunal Civil de Corbeil
de l'ENTREPRISE DE BATIMENTS ET DE TRAVAUX PUBLICS
dite ENTREPRISE GRATICOLA FRÈRES
à PARAY-VIEILLE-POSTE (S.-et-O.)

COMPRENANT : 1° Les éléments incorporels du fonds : marchés en cours, droit au bail de certains immeubles n'appartenant pas à la Société.

2° LES IMMEUBLES DANS LESQUELS EST EXPLOITÉ LE FONDS :

A) **IMMEUBLE** **82, avenue de Morangis, à PARAY-VIEILLE-POSTE,** comprenant bureaux, magasins, grande cour vitrée, ateliers de mécanique, forge, réfectoire, cabinet médical, grande terrasse, logements pour le personnel. 2 installations de chauffage central, l'une au charbon, l'autre au mazout. Dépendances.

B) **IMMEUBLE** contigu à celui-ci **GRAND GARAGE EN BÉTON ARMÉ** d'une superf. tot. (A et B) de 1.900m² avec bureau et atel. de peinture.

C) **IMMEUBLE** **92, avenue de Morangis, à PARAY-VIEILLE-POSTE,** ledit immeuble servant d'at. de menuiserie, petits bâtiments, poste de transformateur, superf. tot. 1.219m² environ.

D) **DEUX TERRAINS** avenue Victor-Hugo, avenue Marceau et avenue Lenine, d'une superficie totale de 10.293m² comportant divers baraquements et installations provisoires à usage d'atelier.

MISE A PRIX : 20.000.000 de frs. Cons. p. ench. : 5 millions

N. B. — Le matériel et les marchandises seront à reprendre à dire d'expert. S'adresser pour renseignements à Me **HABER**, avoué à Corbeil, 30, rue des Grandes-Bordes. Tél. 51, et à la direction des Domaines à Versailles, Tél. 39-85. — Pour visiter : les mardi, jeudi et vendredi, de 9 heures à 12 heures, au siège de l'entreprise.

PIDAULT, Armurier - **BOCHOT**, succr
42, rue de l'Arcade, Paris-8e - Tél. : Anj. 36-20

Tous les facteurs du Monde...
SONT LES LIVREURS
"DIFOR"

— Chez vous,
— Venant directement de Besançon,
— Vous recevrez la montre parfaite choisie à loisir dans la collection de photos sans truquage de notre catalogue envoyé *franco contre 3 timbres.* Demandez-le nous vite ! De grand luxe ou bon marché, nos montres bénéficient toutes d'une GARANTIE ABSOLUE D'UN AN. *Économie — Élégance — Précision* "DIFOR" mérite votre confiance.
DIFFUSION HORLOGÈRE DIFOR 14, RUE DES GRANGES, 14
BESANÇON (Doubs)

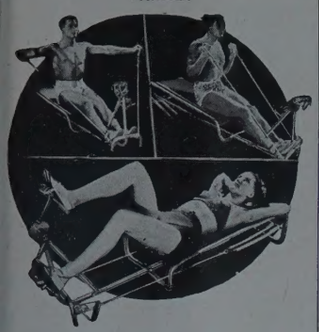
l'avant-garde
DE LA TECHNIQUE
DU 10 AU 20 AVRIL
A
LA FOIRE DE
BALE
Pour facilités voyage, visa, accueil: Légation, Consulats, Of. Tour. Suisses Ch. C. Suisse, 16 av. Opéra, OPE 15-80

LA VOITURE DU SPORTIF... DE L'HOMME ÉLÉGANT...
s'achète : **GALLIENI-AUTO** Agence Renault
AMÉRICAINES : CADILLAC, PACKARD, BUICK, OLS-MOBIL
VIVA-SPORTS CABRIOLETS 2 et 4 places, COUPÉ, CONDUITE INTÉRIEURE, VOITURE de maître, 6 places
7, avenue Gallieni, à ROSNY-SOUS-BOIS - Tél. 99

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

Après les Arts Ménagers

CULTURE PHYSIQUE
RÉÉDUCATION MUSCULAIRE
VARICES



UN quart d'heure par jour d'un exercice agréable, que vous ferez chez vous quel que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction du ventre, affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle. Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, *Adams-Trainer* est l'appareil d'exercice en chambre le plus complet, le plus pratique. Cet appareil permet, en outre, de faire chez soi de la rééducation musculaire et osseuse. Nombreuses applications mécanothérapiques : atrophies, séquelles de polyomiélithes, coxarthrie, troubles veineux des membres inférieurs, etc.

Gratuitement, vous recevrez la brochure « Beauté, Santé, Jeunesse », en écrivant à la SOCIÉTÉ C.R.A.N, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (IA.).

LE METTEUR AU POINT DE LA FENÊTRE

CALFEUTREX, entrepreneur, effectue toutes réparations, tous réglages sur menuiserie bois et métallique tous modèles et tous âges. Son fameux équipement d'herméticité breveté en acier inoxydable ou bronze phosphoreux, qualité d'avant guerre, supprime radicalement courants d'air, froid, déperdition de chaleur. infiltration de pluie, bruit et entrée de poussière. 50 % d'économie de chauffage, 6 degrés d'élévation de température. Qualité totale — garantie totale. Entretien gratuit sans limitation de durée.

Réouverture des agences de province. Quelques secteurs encore libres, agents demandés.

Région parisienne : étude sur place, devis gratuit.

CALFEUTREX, 19, rue Margueritte, Paris (17e). Tél. WAGRAM 41-48.

LES SPORTS MÉCANIQUES VOUS PASSIONNENT

LISEZ *l'Automobile*, revue abondamment illustrée et en couleurs. Vous y trouverez traitées toutes les questions qui vous passionnent : l'auto, l'avion, la moto, les hors-bord, le tourisme, etc., et vous serez séduits par la présentation, la haute tenue et l'intérêt considérable de cette revue de qualité. Abonnement : 290 francs par an pour 12 numéros.

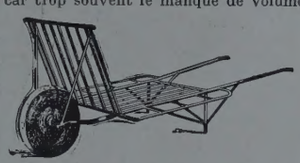
L'Automobile, 6, rue de Milan, Paris (9e).

MATELAS "TRÉCA"

LA première manufacture française de matelas à ressorts a fait, au XVIIe SALON DES ARTS MÉNAGERS, une présentation très remarquée par ses réalisations, les plus modernes et les plus élégantes, de confort dans la literie. Brochure documentaire sur demande B. P. 99, Paris (17e).

SALON DE LA MACHINE AGRICOLE

VOICI une brouette qui sera particulièrement appréciée des usagers, car trop souvent le manque de volume



ne permet pas l'utilisation rationnelle de la classique brouette. Tout en tube d'acier, avec une roue équipée d'un pneu increvable, c'est un outil qui fera son chemin. Ses dimensions sont particulièrement honorables, longueur, 2 mètres, dossier, 0 m. 60, force, 350 kilos, poids, 35 kilos.

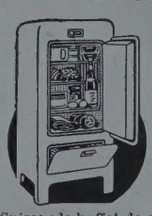
Construction ELVA Fresnoy-le-Grand (Aisne).

L'ÈRE ATOMIQUE

ON a pu voir au Salon des Arts ménagers une application rassurante de ces fameux atomes qui menacent de bouleverser le monde. C'est, en effet, par l'apport d'un troisième atome à la molécule d'oxygène que les appareils Ozonair produisent électriquement l'ozone. Cet oxygène actif assainit l'air en détruisant les odeurs (cuisine, W.-C., tabac) et rend tonifiante l'atmosphère des appartements, bureaux, ateliers où sont utilisés les appareils Ozonair. Cet atome pacifique (O I) est une source de bien-être et d'énergie à la portée de tous; grâce à lui, les anémiés voient leur taux d'oxyhémoglobine croître jusqu'à la normale. Utilisez donc Ozonair, qui procure à domicile l'air pur des montagnes; vous y gagnerez de l'appétit et un sommeil reposant.

Notice franco : PROCÉDÉS OZONAIR, 63, rue de Lancry, Paris (10e). BOT. 24-10.

LE RÉFRIGOR 70



LA COMPAGNIE FRANCO-SUISSE DE CONSTRUCTION ÉLECTRIQUE exposait au Salon des Arts ménagers les différents modèles de sa fabrication 1948 : le Réfrigor, type 70, grand luxe; le Réfrigor, carrosserie bois, type Suisse ; le buffet de cuisine combiné avec réfrigérateur « Réfrigor », tous modèles laqués blanc porcelaine d'un fini irréprochable. Ces appareils, dont, en Europe, plus de 50.000 sont actuellement en service, joignent à une présentation impeccable tous les avantages qui font la réputation du matériel suisse : précision, simplicité de fonctionnement, qualité irréprochable.

Les appareils « RÉFRIGOR » sont économiques, totalement silencieux, fonctionnent sur tous courants et sont livrables actuellement pour l'été 1948, 6, rue Lamennais, Paris (8e) BAL. 30-80.

LE PROBLÈME DU TRANSPORT

... a toujours été à l'ordre du jour, et, actuellement, il est nécessaire d'obtenir, plus que jamais, la meilleure utilisation des moyens existants. La galerie de toit

amovible O. L. D. se fixe instantanément aux carrosseries. Cette maison construit également des porte-bagages, des malles de toit, porte-vélos, porte-

skis arrière, des remorques-fourgons métalliques de 400 et 600 kilos ainsi que des marchepieds adaptables aux

Citroën et de splendides pare-chocs inoxydables.

O. LECANU, D., 51, rue Raspail, à Levallois (Seine). Tél. : PER. 01-29.

POUR paraître dans cette rubrique, adressez-vous au département-régie de la Publicité MOULIN, 6, rue de Milan, Paris (9e). Tél. TRI. 45-11 et 45-12.

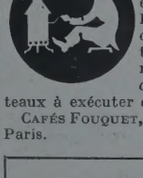
PRÉPAREZ VOTRE CROISIÈRE...

... que ce soit en rivières ou sur lacs, sur les fleuves d'Europe ou sur ceux d'Afrique, dans les mers froides ou dans les océans brûlants, votre bateau doit, avant toute autre chose, être pourvu d'un moteur solide, puissant, économique et sans défaillances.

Seule une grande firme spécialisée dans la fabrication des moteurs marins peut vous fournir, avec le maximum de garanties le type exact de moteur convenant à votre bateau. La Société des moteurs COUACH a, pendant cinquante ans, étudié, modifié, amélioré, perfectionné ses modèles. Elle se trouve à même aujourd'hui, de présenter une gamme complète de moteurs parfaitement adaptés à leur utilisation marine et permettant d'assurer pendant de longues années un service exempt de soucis et de frais. Les moteurs COUACH, à régime lent, sont spécialement construits pour la mer étant destinés à être soumis, sans arrêt, à l'action destructive de l'eau de mer et de l'air marin. Dites-vous bien que le moteur est le véritable cœur de votre bateau et que de sa marche régulière dépend toujours votre sécurité. Soyez prévoyants ! Que vous ayez une toute petite embarcation, un bateau sardinier, un petit cotre de pêche, un bateau pilote, un petit remorqueur ou un yacht mixte, équipez-le d'un moteur à toute épreuve, uniquement conçu et construit pour la mer.

Pour tous renseignements : MOTEURS COUACH, 125, boulevard de la Plage, Arcachon.

LE STAND DES CAFÉS FOUQUET



a été particulièrement remarqué au Salon des Arts ménagers. En effet, l'extrait de café FOUQUET offrait gracieusement à ses visiteurs une série de recettes variées en crèmes, entremets, gâteaux à exécuter chez soi.

CAFÉS FOUQUET, 9, rue de l'Estrapade, Paris.

SÉCURITÉ POUR TOUS

TÉLÉMATIC, l'installation d'alarme sonore et lumineuse munie des tous derniers perfectionnements, est tout à fait au point. « TÉLÉMATIC » prévient toute tentative d'effraction ou d'intrusion à l'égard des locaux ou objets qu'il protège. Il donne l'alarme et contraint ainsi le malfaiteur à la retraite. Il constitue un barrage invisible, efficace et toujours prêt. Des *dispositifs*, *détecteurs*, appropriés aux risques les plus variés, veillent aux issues et à tous les points faibles de l'enceinte protégée. Tous les éléments qui font partie de ce système : détecteurs, circuit électrique, tableaux de commande sont rigoureusement inviolables. De jour comme de nuit, tout essai de sabotage est immédiatement décelé et signalé. L'installation est donc autoprotégée ! Un dispositif particulier limite la durée des « alarmes » et remet automatiquement l'installation en état de veille. L'installation est normalement alimentée par le courant du secteur. En cas de défaillance de ce dernier, le fonctionnement reste assuré par une batterie d'accumulateurs rechargée automatiquement. De telles garanties excluent l'utilisation d'éléments quelconques collectés au hasard et ne peuvent être offertes que par un installateur alliant, comme « TÉLÉMATIC », la technique la plus récente à une expérience de longue date.

Pour tous renseignements, s'adresser à : LE TÉLÉAUTOMATE, 24, rue d'Armaillé, Paris. Tél. ETO. 06-30.

GAGNEZ 1 MOIS DE CHAUFFAGE SUR 3 MOIS...

... en obturant les interstices de vos fenêtres et portes avec les joints métalliques Benoît. Vous supprimerez, de cette façon, les courants d'air, les déperditions de chaleur ainsi que les infiltrations de vent, de pluie, de poussière et de bruit.

Cessez de chauffer les nuages et gardez

précieusement pour votre home la chaleur que vous avez péniblement accumulée. Votre thermomètre montera de 4° à 6° ce qui correspond à une économie de chauffage d'environ 35 %.

N'hésitez pas à nous demander notre documentation n° 46. Un de nos techniciens se tient à votre disposition pour étudier gratuitement votre problème et vous fournir un devis, sans aucun engagement de votre part.

Ecrivez tout de suite aux ETABLISSEMENTS E. BENOIT et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). PRO. 27-09.

UNE PORTE INVIOLABLE

LE procédé « SECURIS-GRAY » est très simple, mais il fallait y penser !

La porte est armée d'une cornière en acier étiré disposée sur son pourtour et fixée par des boulons spéciaux. Ce dispositif la rend inviolable, car, en effet, le cambrioleur ne peut utiliser son attirail habituel. La cornière rend toute effraction impossible.

Le système « SECURIS-GRAY » s'applique sur toutes les portes, son montage est aisé et la dépense est de l'ordre du prix d'achat d'un bon verrou de sûreté.

Documentation E. N. sur demande aux Établissements BARBIER, 19, rue de Montreuil, Paris. Tél. DOR. 43-01.

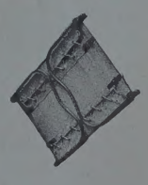
NOTE D'ÉLÉGANCE « SPEED »

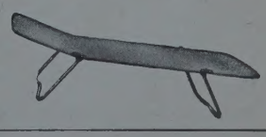
VOICI la luxueuse roue SPEED qui donnera à votre voiture une certaine personnalité. Elle est insonore, plus rigide, plus solide, tout en étant plus légère que la roue acier. Ses hautes qualités font l'objet du procès-verbal d'essai n° 1.226 du Centre Technique de l'Automobile. Cette nouveauté s'ajoute aux nombreuses spécialités SPEED, la marque bien connue des automobilistes soucieux de leur voiture.

Exigez de votre garagiste cette production des Ets BRISSONNET et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. MAI. 87-40.

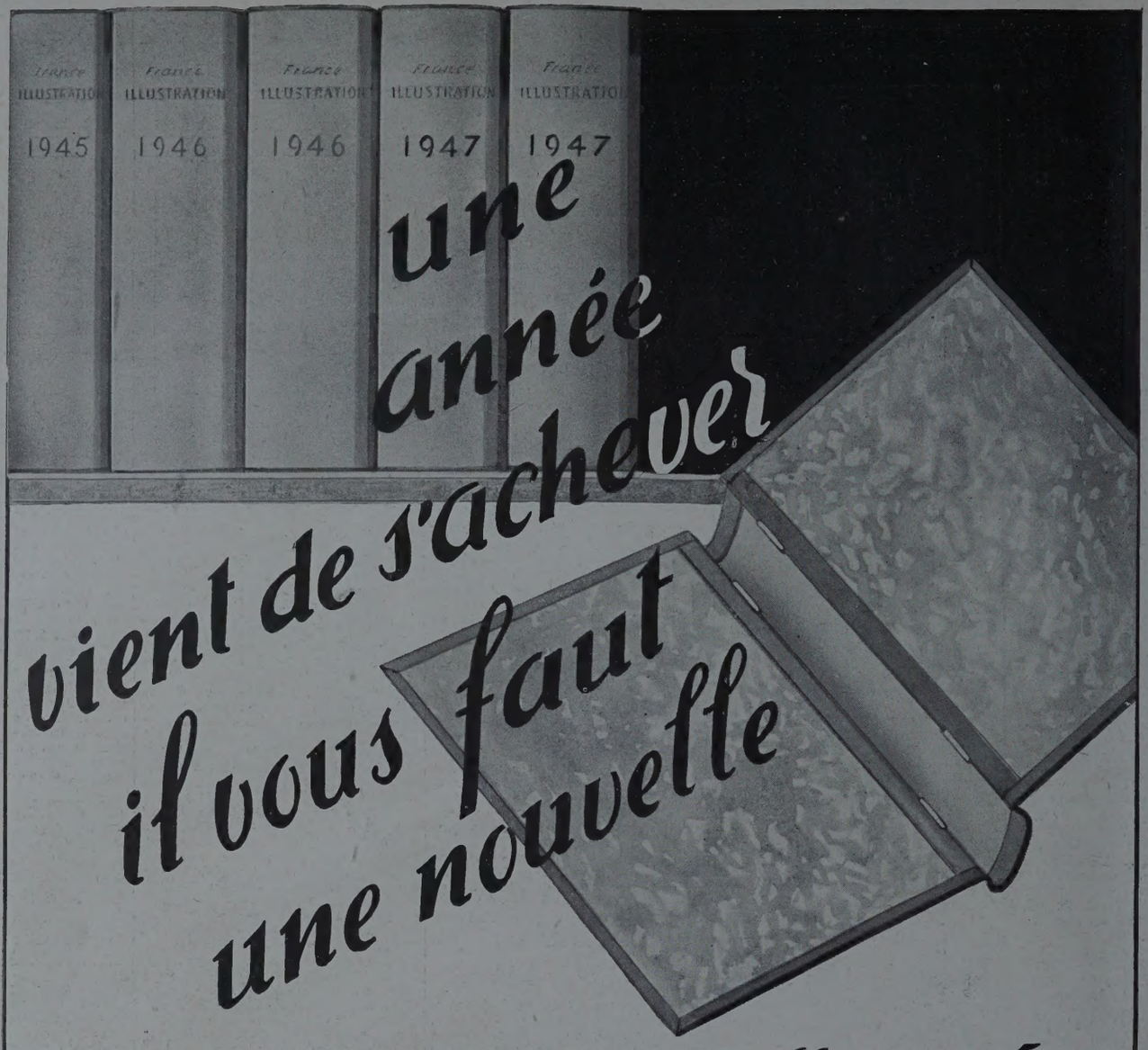
UN LIT EN UNE SEULE PIÈCE ARTICULÉE

LES ÉTABLISSEMENTS PEYRON, spécialistes du matériel de camping, ont fait breveter un modèle de lit pliant qui a valu à son créateur la médaille de vermeil à la dernière Foire de Paris. Ce lit, vendu sous la marque « GEP » (déposée), n'est pas seulement destiné au camping. Il a sa place, comme lit de secours, dans tous les intérieurs. Fait intéressant : de nombreux hôpitaux, cliniques, sanas ont déjà passé d'importantes commandes. Le lit GEP, fabriqué en tube d'acier spécial très léger (il ne pèse que 8 kilos), s'ouvre et se replie en une seconde. La toile, en fort coton écru lavable, est renforcée latéralement, avec possibilité de réglage de tension par laçage en dessous, ce qui confère au lit GEP une très grande souplesse.





Documentation adressée sur demande : PEYRON, 4, rue des Mariniers, Paris (14e).



une année vient de s'achever il vous faut une nouvelle

RELIURE MOBILE "ACLÉ"

(Bte France et Étranger)

POUR

CONSERVER VOTRE COLLECTION

DE

France ILLUSTRATION

2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre. . . . . **333** fr.

N° 8 : pour 1 semestre. . . . . **339** fr.

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures

la paire . . . . . **24** fr.

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

pour **1** reliure . . . . . **85** fr.

pour **2** reliures. . . . . **105** fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Le Directeur-Gérant : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1948.
Imprimeur n° 53.